

Panorama historique de la découverte des orchidées sauvages de France

Pierre Jacquet

Citer ce document / Cite this document :

Jacquet Pierre. Panorama historique de la découverte des orchidées sauvages de France. In: Bulletin mensuel de la Société linnéenne de Lyon, 61^e année, mai 1992. pp. 121-155;

doi : 10.3406/linly.1992.10986

http://www.persee.fr/doc/linly_0366-1326_1992_num_61_5_10986

Document généré le 07/12/2016

Résumé

Comme toute science, la botanique n'existerait pas sans les botanistes, qui l'ont créée, modulée, transformée, complétée, au cours des âges. L'invention de l'imprimerie permet, dès le 16^e siècle, une explosion des connaissances de la nature et la dissémination du savoir par des ouvrages spécialisés, encourageant la naissance de vocations et la formation de cénacles de chercheurs de plantes, attachés au même amour de la nature. Après la révolution linnéenne, le 18^e et surtout le 19^e siècle voient la connaissance de base de notre flore française atteindre une quasi-perfection que le 20^e siècle ne remettra pas fondamentalement en cause. C'est, bien modestement, au travers de l'étude d'une petite famille botanique, celle des orchidées de France, que cette évolution est ici considérée. S'il est vrai que des botanistes de tous pays ont largement contribué à la connaissance de notre flore, cette petite étude a pour but de rendre hommage à des savants de culture française, petits ou grands, professionnels ou amateurs, parfois méconnus, qui ont laissé ce nom abrégé ou même cette initiale, que l'on ajoute, sans trop y penser, au nom latin d'une orchidée que l'on veut désigner.

Abstract

Historical panorama about the discovery of the wild orchids of France

As any science, botany would not exist without botanists, who created, modulated, transformed and completed it for ages. The discovery of printing allows, as soon as 16th century, an outbreak of the knowledge of plants and its dissemination through specialized books, leading to the rise of vocations and the constitution of small communities of plant-searchers, linked by the same devotion to Nature. After the Linnean revolution, 18th and mostly 19th century allow the basic knowledge of our French flora to reach a quasi-perfection, that 20th century will not fundamentally alter. Through the study of a small botanical family, that of French orchids, this feature is, quite modestly, considered here. Although it is right to say that botanists of all countries may have largely participated to the knowledge of our flora, this small study is dedicated to pay acknowledgment to those scientists of French culture, professionals or hobbyists, sometimes almost forgotten, who have left this broken name or first letter of name that we attach, without even thinking, to the latin name of an orchid.

Panorama historique de la découverte des orchidées sauvages de France

Pierre Jacquet

24, rue Sœur Bouvier, F 69005 Lyon

Résumé. - Comme toute science, la botanique n'existerait pas sans les botanistes, qui l'ont créée, modulée, transformée, complétée, au cours des âges. L'invention de l'imprimerie permet, dès le 16^e siècle, une explosion des connaissances de la nature et la dissémination du savoir par des ouvrages spécialisés, encourageant la naissance de vocations et la formation de cénacles de chercheurs de plantes, attachés au même amour de la nature. Après la révolution linnéenne, le 18^e et surtout le 19^e siècle voient la connaissance de base de notre flore française atteindre une quasi-perfection que le 20^e siècle ne remettra pas fondamentalement en cause. C'est, bien modestement, au travers de l'étude d'une petite famille botanique, celle des orchidées de France, que cette évolution est ici considérée. S'il est vrai que des botanistes de tous pays ont largement contribué à la connaissance de notre flore, cette petite étude a pour but de rendre hommage à des savants de culture française, petits ou grands, professionnels ou amateurs, parfois méconnus, qui ont laissé ce nom abrégé ou même cette initiale, que l'on ajoute, sans trop y penser, au nom latin d'une orchidée que l'on veut désigner.

Historical panorama about the discovery of the wild orchids of France

Summary. - As any science, botany would not exist without botanists, who created, modulated, transformed and completed it for ages. The discovery of printing allows, as soon as 16th century, an outbreak of the knowledge of plants and its dissemination through specialized books, leading to the rise of vocations and the constitution of small communities of plant-searchers, linked by the same devotion to Nature. After the Linnean revolution, 18th and mostly 19th century allow the basic knowledge of our French flora to reach a quasi-perfection, that 20th century will not fundamentally alter. Through the study of a small botanical family, that of French orchids, this feature is, quite modestly, considered here. Although it is right to say that botanists of all countries may have largely participated to the knowledge of our flora, this small study is dedicated to pay acknowledgment to those scientists of French culture, professionals or hobbyists, sometimes almost forgotten, who have left this broken name or first letter of name that we attach, without even thinking, to the latin name of an orchid.

Comme le rappelle opportunément Adrien DAVY DE VIRVILLE (1895-1961) dans son inégalable *"Histoire de la Botanique en France"* (1954) : "...la science n'a pas de patrie : le développement de nos connaissances constitue une longue chaîne forgée par des hommes de tous les pays...". Il ne me semble toutefois pas abusif de vouloir honorer particulièrement, parmi tous les savants du monde, les botanistes français qui ont concouru, avec quelque mérite, à la connaissance de notre flore, et plus spécifiquement, puisque c'est ce que je connais le mieux, à celle des petites orchidées sauvages de notre pays. A la notion stricte de nationalité, j'ai préféré celle de "francophonie" — bien que le latin soit souvent la langue choisie par nos savants des siècles passés —, suivant en cela mon illustre mentor du Muséum, qui trouve cette solution : "*la seule raisonnable*".

Accepté pour publication le 14 décembre 1991

Pour limiter encore davantage le cadre de cette étude historique, j'ai choisi de n'évoquer que les orchidologues qui ont, d'une manière ou d'une autre, laissé leur nom accolé à une orchidée sauvage de France, bien qu'il m'arrive d'évoquer des orchidées d'Afrique du Nord, en raison des liens historiques que notre pays a eus avec cette région ; en revanche, j'ai dû ignorer — avec beaucoup de regret — maint auteur de flore ou de florule locale (surtout au 19^e siècle), dont les recherches n'ont pas eu un caractère suffisamment national. Je n'ai pas pu éviter de parler de LINNÉ, bien qu'il soit suédois, pour des raisons évidentes.

LE SEIZIEME SIECLE

On est en effet accoutumé à faire remonter la botanique moderne à LINNÉ, qui a su imposer sa classification binominale, déjà envisagée par TOURNEFORT. Mais il ne faut pas croire que l'on ne connaissait pas les plantes avant le milieu du 18^e siècle, époque de l'incomparable Suédois. Sans remonter aux premiers siècles de notre ère, et en faisant l'impasse du Moyen-Age, il m'a paru intéressant de rechercher comment les botanistes français du 16^e siècle voyaient nos orchidées sauvages. Rappelons, pour mémoire, que ce siècle se déroule sous les règnes successifs de LOUIS XII, FRANÇOIS I^{er}, HENRI II, FRANÇOIS II, CHARLES IX et HENRI III, et qu'il se caractérise par l'avènement du protestantisme, avec sa kyrielle de luttes religieuses et d'horreurs (le massacre de la Saint Barthélemy a lieu en 1572) ; en littérature, c'est l'époque de RABELAIS et de la Pléiade. En botanique, on peut dire sans crainte que le siècle est dominé, en France, par quatre personnalités, qui ont laissé une trace profonde : DALECHAMP, LECLUSE, LOBEL et BAUHIN.

Jacques DALECHAMP est né à Bayeux en 1513 ; il mène en parallèle des études de médecine et de philologie et, tout jeune, maîtrise parfaitement le grec et le latin ; mais sa véritable passion est la botanique et, plus encore, l'herborisation. Pour compléter son savoir, il suit, en 1545, les cours du célèbre Guillaume RONDELET (1507-1566), né et mort à Montpellier, qui, s'il est surtout connu comme zoologiste, avait un enseignement de botanique des plus renommés. En 1552, Jacques DALECHAMP est nommé médecin à l'Hôtel-Dieu de Lyon et il y restera jusqu'à sa mort ; il y poursuit sa carrière avec beaucoup de talent et entreprend d'écrire plusieurs traités médicaux, en latin et en français — on le nommera "*l'Esculape lyonnais*". Pour satisfaire son goût des langues, il traduit les auteurs anciens ; il annote et édite, à partir de 1568, les 37 volumes de la célèbre "*Histoire naturelle*" de Caius Plinius Secundus, dit PLINE l'Ancien (né à Côme en 23 et mort à Naples en 73, lors de l'éruption du Vésuve) ; cet ouvrage en latin paraîtra à Lyon, un an avant sa mort, qui surviendra le 1^{er} mars 1588. Il a été le premier à traduire et publier tous les écrits de THÉOPHRASTE.

La région de Lyon est propice aux herborisations et notre compère s'en donne à cœur joie ; pour meubler ses soirées, il entreprend de laborieuses recherches bibliographiques, en vue d'établir le premier traité complet de Botanique, avec le concours de ses amis J. BAUHIN, puis J. DESMOULINS et entreprend une correspondance suivie avec ses pairs, notamment LOBEL et LECLUSE, et il se charge de faire graver, dans l'atelier de son ami lyonnais Guillaume ROUILLÉ (1518-1589), leurs dessins botaniques, qu'il utilisera en partie pour son importante "*Historiae generalis plantarum*" ; il vivra assez longtemps pour la voir paraître, en 1586, à Lyon ; elle contient 2034 pages et est ornée de 2731 gravures sur bois. On est parfois perplexe sur sa façon de classer les plantes et, très souvent, il représente plusieurs variétés de la même espèce, mais ce défaut sera commun à tous les botanistes de son temps ; ses gravures, hautes de 10 cm environ pour la plupart, sont curieusement ornées, tout autour, de petits dessins d'insectes ! Les 47 orchidées représentées, classées parmi les plantes à bulbe, après les iris, souffrent du défaut général

de l'ouvrage, mais il faut rendre à DALECHAMP la gloire d'avoir, le premier, découvert et décrit le *Traunsteinera globosa* (L.) Rchb., sous le nom d'*Orchis rotundus Dalechampsii*. Le R.P. Charles PLUMIER (1646-1706) lui a dédié le genre *Dalechampia* (Euphorbiacées).

Son cadet, **Charles de L'ECLUSE** plus souvent appelé LECLUSE ou CLUSIUS, voit le jour à Arras le 6 février 1526, "*dans la Gaule belge*" ; il fait ses études à Gand et prépare son droit à Louvain, mais abandonne bientôt cette voie pour suivre une carrière médicale, et il est fait Docteur en médecine en 1550 ; entre-temps, il a voyagé en Allemagne et effectué de nombreuses herborisations ; en 1551, il devient secrétaire du célèbre RONDELET à Montpellier, puis se met à voyager en France (Bretagne, Ile-de-France, Rhône-Alpes), en Suisse, en Italie, en Espagne et au Portugal ; il trouve le temps de préparer des traductions en français des Vies d'ANNIBAL et de SCIPION l'Africain, ouvrages du latin Donatius ACCIAIOLI, qui seront publiées à Paris en 1582. Mais, sans doute las des aventures (il s'est cassé le bras à Gibraltar), il décide, en 1565, de retourner dans sa famille, à Anvers.

Resté célibataire, il voyage en Angleterre en 1571, puis, en 1573, sur l'invitation de l'Empereur MAXIMILIEN II, il se fixe pour 14 années à Vienne, comme directeur du Jardin Impérial ; en 1587, fatigué et infirme à la suite d'une autre mauvaise chute, il se retire à Francfort, puis s'installe à Leyde en 1593, avec sa collection de tulipes, constituée à partir de bulbes ramenés de Turquie par BUSBECK ; elle lui sera volée, ainsi que ses tubercules de "*camotes*" ou "*papas*" (pommes de terre), reçus de Jean SHERARD (1545-1607), qui les tenait de Francis DRAKE. Néanmoins, "*il enseignera la botanique avec une grande distinction*", jusqu'à sa mort, le 4 avril 1609. LECLUSE avait un grand esprit d'observation et a mérité le surnom de "*Prince des Descripteurs*" ; son ouvrage principal, publié en 1601, est intitulé "*Rariorum plantarum historia*" ; il décrit 1135 végétaux ; il est touffu et difficile d'accès en ce qui concerne la classification ; les orchidées y sont classées parmi les plantes bulbeuses ; il semble avoir été le premier à décrire *Limodorum abortivum* (L.) Sw., sous le nom de *Pseudo-Haemodorum austriacum*, ainsi qu'*Orchis ustulata* L. (*Orchis Pannonica, quarta*) et *Dactylorhiza sambucina* (L.) Soò (*Orchis Pannonica, octava*).

Comme son prédécesseur, **Mathias de L'OBEL**, ou LOBEL, né à Lille en 1538, va réaliser une carrière plus "internationale" que française ; il fait toutefois ses études de médecine à Montpellier et en profite pour suivre, lui aussi, les cours de botanique de RONDELET, en 1565, et herboriser sérieusement dans le Languedoc, le Midi de la France (il rédigera une flore locale) et l'Italie. Il s'établit comme médecin à Anvers, puis à Delft, et soigne notamment le Prince d'ORANGE, qui l'honorera de son amitié. Il poursuit quelques herborisations en Suisse, Autriche, Allemagne, puis émigre en Angleterre, à l'appel du roi JACQUES I^{er}, dont il devient le botaniste attitré ; vers la fin de sa vie, il se retire à Highgate, près de Londres, où il meurt en 1616. Son ouvrage principal, paru en 1581, s'intitule "*Kruidboeck*" ; il est accompagné de 2181 figures, provenant des ouvrages de LECLUSE, MATTHIOLI et DODOENS. Traduit en latin sous le nom de "*Icones Stirpium*", en 1591, il est agrémenté d'un index en sept langues, qui contribuera à sa popularité, de sorte que LINNÉ s'y référera souvent. PLUMIER lui a dédié le *Lobelia*, petite Campanulacée, orgueil de nos plates-bandes. Nous devons à LOBEL la première description botanique de *Neottia nidus avis* (L.) Rich., sous le nom de *Nidus Avis*, et de *Spiranthes spiralis* (L.) Chevall., sous le nom de *Testiculus odoratus*.

Ce sont certainement les frères **BAUHIN** qui ont le plus servi la Botanique, dans leur siècle, et plus particulièrement l'aîné Jean. Leur père est un médecin et chirurgien célèbre, né à Amiens en 1511, qui devient le médecin personnel de Catherine de NAVARRE ; mais, ayant embrassé le calvinisme, il doit émigrer à Bâle en 1540 ; c'est donc à Bâle que naîtront les frères BAUHIN, Jean le 12 février 1541 et Gaspard le 17 janvier 1560. Jean fait ses études auprès du botaniste allemand FUCHS à Tübingen, puis devient le secrétaire du botaniste zurichois Conrad GESSNER (1516-1565), avant de partir pour Montpellier

accomplir ses études de médecine et suivre, en 1561, les cours de l'incontournable RONDELET !

Il fait ensuite de nombreuses herborisations en Languedoc et Dauphiné et rend visite à DALECHAMP à Lyon, en 1563, profitant de l'Edit de Pacification d'Amboise qui met fin à la première guerre de religion ; il s'occupe de la correction de "*l'Histoire des Plantes de Lyon*" de son ami, alors fort occupé à son "*Pline*". Il reste cinq ans chez DALECHAMP et herborise abondamment autour de Lyon, où il organise même un jardin botanique, mais doit quitter la ville en 1568, en raison de sa religion protestante. Il s'installe à Montbéliard, comme médecin auprès du duc de WURTEMBERG ; il y restera 43 ans et y trouvera la mort, le 27 octobre 1612. Son principal ouvrage de botanique : "*Historia Plantarum Universalis*", en quatre gros volumes totalisant 2990 pages, est posthume ; il a été publié par les soins de son gendre J. H. CHERLIER et du botaniste D. CHABRÉE, en 1650, mais on peut considérer que le manuscrit était pratiquement terminé avant la fin du 16^e siècle ; on y trouve la description de 5226 plantes, avec 3426 figures. Cet ouvrage, comme tous ceux de ses pairs, décrit de trop nombreuses variétés et les planches gravées sont le plus souvent reprises des œuvres de ses contemporains : FUCHS, LOBEL, DALECHAMP, LECLUSE. Sa classification laisse grandement à désirer et, par exemple, les orchidées sont dispersées dans les volumes 2 et 3, bien que la plupart soient rangées parmi les plantes à bulbe et à rhizome. On en dénombre 67 descriptions, parmi lesquelles il n'est pas aisé de reconnaître les vraies espèces ; dans le tableau 1, j'ai porté, en regard des espèces actuelles, celles que j'ai cru reconnaître, par le dessin ou la description, avec le nom donné par Jean BAUHIN, qui les range dans 4 "genres" : *Orchis sive Testiculus* — *Palmata satyria* — *Elleborine, Epipactis et Damasonium* — *Orobanche et Haemodorum*.

Ce tableau permet, à l'évidence, de démontrer que les botanistes français du 16^e siècle avaient déjà une bonne connaissance des orchidées sauvages de notre pays. Pour sa part, Jean BAUHIN paraît être le descripteur, sinon le découvreur, de notre *Ophrys fuciflora* Crantz, sous le nom d'*Orchis fuciflora*..., dont il faut bien reconnaître que l'espèce est restée longtemps floue, même pour LINNÉ et ses contemporains.

Je ne mentionnerai que brièvement Gaspard BAUHIN, professeur de botanique et de médecine à Bâle, où il est mort le 5 décembre 1624, car il semble appartenir davantage au 17^e siècle ; il a eu le mérite de tenter de mettre un peu d'ordre dans les classifications touffues de ses prédécesseurs ; on lui doit la plupart des noms génériques qui ont été adoptés par ses successeurs ; son "*Pinax theatri botanici*", de 1623, fruit de 40 années de travaux, contient la description de plus de 6000 végétaux et a constitué, pour le 17^e siècle, "*l'Evangile des botanistes*" ; LINNÉ l'a très abondamment utilisé.

A la fin du 16^e siècle, ce sont donc 6000 plantes qui ont été décrites, même si toutes n'ont pas valeur d'espèce ; DALECHAMP pour le Lyonnais et LOBEL pour la Provence ont établi ce que l'on peut qualifier d'un embryon de Flore régionale. Déjà une petite quarantaine d'orchidées sauvages de France ont été décrites. Pour l'orchidologie, le 16^e siècle est donc aussi le siècle de la "*Renaissance*".

Tableau 1 - ORCHIDEES DECRITES PAR JEAN BAUHIN

<i>Espèces actuelles</i>	<i>Espèces de Jean Bauhin</i>
<i>Anacamptis pyramidalis</i>	<i>Cynosorchis prior Dodonaei</i>
<i>Cephalanthera damasonium</i>	<i>Damasonium alpinum floribus luteis</i>
<i>Cephalanthera longifolia</i>	<i>Damasonium alpinum sive elleborine floribus albis</i>
<i>Cephalanthera rubra</i>	<i>Damasonium purpureum, dilutum, sive elleborine iv. Clusii</i>
<i>Coeoglossum viride</i>	<i>Orchis batrachites</i>
<i>Corallorhiza trifida</i>	<i>Dentaria aphyllis minor</i>
<i>Cypripedium calceolus</i>	<i>Damasonii species quibusdam, sive calceolus D. Maria</i>
<i>Dactylorhiza maculata</i>	<i>Palmata maculata</i>
<i>Dactylorhiza majalis</i>	<i>Palmata sive serapias palustris</i>

<i>Dactylorhiza sambucina</i>	Palmata sive orchis pannonica
<i>Epipactis helleborine</i>	Elleborine Dodonaei
<i>Epipactis palustris</i>	Damasonium flore herbaceo, intus nonnihil candicante
<i>Goodyera repens</i>	Orchis lilifolius minor
<i>Gymnadenia conopsea</i>	Palmata rubella cum longis calcaribus rubellis
<i>Herminium monorchis</i>	Orchis parva autumnalis lutea
<i>Himanthoglossum hircinum</i>	Orchis barbata faetida
<i>Limodorum abortivum</i>	Pseudo-haemodorum austriacum violaceum
<i>Listera ovata</i>	Bifolium majus, sive ophrys major quibusdam
<i>Neottia nidus avis</i>	Orobanche affinis nidus avis
<i>Nigritella nigra</i>	Palmata minor, odoratissima, purpurea sive nigra
<i>Ophrys apifera</i>	Orchis melittias
<i>Ophrys fuciflora</i>	Orchis fuciflora galea et alis purpurascentibus
<i>Ophrys insectifera</i>	Orchis myodes galea et alis herbidis
<i>Ophrys lutea</i>	Orchis myodes lutea
<i>Ophrys sphegodes</i>	Orchis sive testiculus sphegodes hirsuto flore
<i>Orchis coriophora</i>	Tragorchis minor, flore fuliginoso
<i>Orchis mascula</i>	Orchis maior tota, purpurea non maculata
<i>Orchis militaris</i>	Orchis galea et alis
<i>Orchis morio</i>	Orchis minor, purpurea et aliorum colorum, cum alis virentibus
<i>Orchis papilionacea</i>	Orchis ornithophora candida
<i>Orchis purpurea</i>	Orchis strateumatica major
<i>Orchis ustulata</i>	Orchis strateumatica minor
<i>Platanthera bifolia</i>	Orchis alba calcar longum
<i>Pseudorchis albida</i>	Palmata serapias montana
<i>Serapias lingua</i>	Orchis sive testiculus maximo flore
<i>Spiranthes spiralis</i>	Orchis spiralis, alba odorata
<i>Traunsteinera globosa</i>	Orchis rotundus Dalechampsii

LE DIX-SEPTIEME SIECLE

Il est curieux de constater qu'après l'explosion botanique du 16^e siècle, où, en moins de 50 ans, près de 6000 espèces ont été décrites, dont une quarantaine d'orchidées françaises, une sorte de léthargie vient peser sur l'orchidologie pendant tout le 17^e siècle et même, en fait, pendant le premier quart du 18^e siècle. Cela ne veut pas dire qu'il ne s'est rien passé entre les années 1600 et 1725 ! Cette période, qui va du règne de HENRI IV à celui de LOUIS XV, est riche en événements historiques. En Botanique, de grands voyageurs français, comme Etienne DE FLACOURT (1607-1660), ou encore des religieux comme Charles PLUMIER (1648-1704) et Louis FEUILLET (1660-1732), ont rapporté d'intéressantes descriptions de plantes exotiques ; ce sont aussi les débuts de l'anatomie et de la physiologie végétale avec notamment M. MALPIGHI, E. MARIOTTE et C. PERRAULT ; mais il apparaît, tout au moins en ce qui concerne nos orchidées, que bien peu de progrès significatifs ont été réalisés ; pourtant, au moins trois grands botanistes français ont marqué cette période et il semble équitable de les faire apparaître dans notre florilège orchidéen : ce sont MAGNOL, TOURNEFORT et VAILLANT.

Faisons tout d'abord connaissance avec **Pierre MAGNOL**, qui naît en 1638, dans une famille protestante, à Montpellier, où il passera toute sa vie ; il y termine ses études de médecine et, comme beaucoup à son époque, il fait de la botanique son occupation favorite, ce qui l'entraîne dans de fructueuses herborisations autour de la ville, tout en prenant grand soin de sa pratique médicale. En 1679, il se lie avec TOURNEFORT, qui

arrive à son tour à Montpellier, et, en 1686, il publie son premier ouvrage botanique : "*Botanicon monspeliense*", qui est une liste alphabétique des plantes qui poussent autour de la cité ; il le décrit lui-même comme "*Index plantarum, circa Monspel. nascent*" ; par son caractère original, l'ouvrage connaît le succès ; en 1689 paraît son "*Prodomus historiae generalis plantarum*", dans lequel il est le premier à introduire la notion de "famille" : il range les végétaux en 75 groupes, disposés en tableaux synoptiques, plus ou moins inspirés de l'Anglais John RAY (1628-1704). En 1694, il se porte candidat à la chaire de Botanique de la Faculté et à la direction du "Jardin médicinal" de la ville, mais ne l'obtient qu'en abjurant sa foi protestante. Trois ans plus tard, il dresse un catalogue des plantes acclimatées dans son jardin botanique et publie son "*Hortus regius monspeliensis*", où sont décrites plusieurs espèces nouvelles. Son ouvrage le plus important : "*Novus character plantarum*" ne sera publié que cinq ans après sa mort — survenue en 1715, à l'âge de 77 ans — par son fils Antoine ; il y propose une classification basée sur le calice, qui s'oppose à celle de TOURNEFORT, basée sur la corolle. PLUMIER lui a dédié le *Magnolia*, arbre d'ornement de nos jardins printaniers. Dans son "*Botanicum*" et son "*Catalogus plantarum*", MAGNOL décrit, pour la région de Montpellier, une vingtaine d'orchidées, utilisant la nomenclature du "*Pinax*" de Gaspard BAUHIN, mais en limitant les noms à moins de cinq termes.

Le tableau 2 indique les orchidées que j'ai cru identifier ; comme toujours à cette époque, il arrive que plusieurs descriptions se rapportent à la même espèce actuelle, et plusieurs variétés sont décrites.

Tableau 2

*Orchidées de la région de
Montpellier, décrites par
Pierre MAGNOL*

*Orchidées de la région de
Paris, décrites par
Sébastien VAILLANT*

(Nomenclature actuelle)

Aceras anthropophorum
Anacamptis pyramidalis
Cephalanthera longifolia
Cephalanthera rubra

Dactylorhiza incarnata
Dactylorhiza maculata

Epipactis helleborine
Epipactis palustris
Gymnadenia conopsea
Himanthoglossum hircinum

Listera ovata

Ophrys apifera
Ophrys fuciflora
Ophrys insectifera
Ophrys lutea
Ophrys sphegodes
Orchis mascula
Orchis morio
Orchis ustulata

Aceras anthropophorum
Anacamptis pyramidalis
Cephalanthera longifolia
Cephalanthera damasonium

Coeloglossum viride
Dactylorhiza incarnata
Dactylorhiza majalis
Dactylorhiza maculata

Epipactis helleborine
Epipactis palustris
Gymnadenia conopsea
Himanthoglossum hircinum
Limodorum abortivum

Listera ovata
Neottia nidus avis
Ophrys apifera
Ophrys fuciflora
Ophrys insectifera
Ophrys sphegodes

Orchis coriophora
Orchis laxiflora
Orchis mascula
Orchis militaris

Orchis morio
Orchis palustris
Orchis purpurea
Orchis simia
Orchis ustulata
Platanthera bifolia
Spiranthes spiralis
Platanthera bifolia
Spiranthes aestivalis
Spiranthes spiralis

Il est de tradition de considérer **Joseph PITTON de TOURNEFORT** comme le champion des botanistes du 17^e siècle. Né à Aix-en-Provence, le 5 juin 1636, ses parents le contraignent à entrer au séminaire des Jésuites, mais il n'hésite pas à "faire le mur" pour herboriser à la campagne ; comme le raconte FONTENELLE, "*il pénétrait, par adresse ou par présents, dans tous les lieux fermés où il pouvait croire qu'il y avait des plantes qui n'étaient pas ailleurs ; si ces sortes de moyens ne réussissaient pas, il se résolvait plutôt à y entrer furtivement et un jour il pensa être accablé de pierres par les paysans qui le prenaient pour un voleur*". A la mort de son père, en 1677, il abandonne l'état religieux et, recueilli par son oncle maternel, médecin estimé et compréhensif, il part herboriser frénétiquement en Savoie et Dauphiné. En 1679, il est à Montpellier pour démarrer sa médecine et herborise avec MAGNOL, dans ce "*paradis des botanistes*". En avril 1681, il part en Catalogne, visite les Pyrénées en dormant à la belle étoile pendant presque un an, au péril de sa vie, car les bandits ou "*miquelets*" le dépouilleront plusieurs fois. FAGON, médecin de la Reine, lui offre, en 1683, une chaire de professeur au Jardin royal des Plantes de Paris, où ses remarquables cours de botanique deviennent vite une attraction pour l'intelligentsia européenne ; mais l'appel du voyage lui fait entreprendre bien des expéditions, en Espagne, au Portugal, en Hollande, en Angleterre. En 1692, il est élu à l'Académie des Sciences ; en 1694 paraissent ses "*Elemens de Botanique*", en français, avec des planches dues au dessinateur Claude AUBRIET (1665-1742) ; il traduit son ouvrage en latin sous le titre, resté fameux, de "*Institutiones rei herbariae*", orné de 476 planches — cet ouvrage, augmenté par Antoine DE JUSSIEU, sera retraduit en français, un siècle plus tard, en 1797, par le lyonnais Nicolas JOLYCLERC (1746-1817). Reçu Docteur en médecine en 1698, il publie la même année son "*Histoire des plantes qui naissent aux environs de Paris, avec leurs usages en médecine*". Le 9 mars 1700, accompagné d'AUBRIET et de GUNDELSHEIMER, jeune médecin allemand, il part à nouveau visiter le Moyen-Orient, mais est stoppé par une épidémie de peste qui sévissait en Syrie et le voici de retour à Marseille, le 3 juin 1702. Il meurt en 1708, à Paris, dans un accident de la circulation, dans l'actuelle rue Tournefort ; il avait 52 ans.

Il ne m'appartient pas d'analyser l'œuvre considérable de TOURNEFORT, qui se caractérise par un système de classification botanique, dont on a souvent décrit les qualités et les défauts ; il a le grand mérite d'avoir reconnu que chaque plante doit être désignée par un nom de "genre", suivi d'une description spécifique, et, à ce titre, il est le précurseur du célèbre LINNÉ, qui l'avait en grande estime. Parmi les quelque 130 genres qu'il a créés figure le genre *Limodorum* (peut-être mauvaise transcription du mot *Haemodorum* donné par DODOENS et repris par J. BAUHIN au 16^e siècle) ; il a décrit en tout plus de 10 000 plantes.

Pour les orchidées, il continue de s'inspirer largement de ses prédécesseurs et ne paraît pas avoir été générateur de grand progrès ; son "*Histoire des plantes qui naissent aux environs de Paris*" est, en fait, un compte rendu de six herborisations, déterminant les stations d'une multitude de plantes, mais d'un usage difficile ; dans ses "*Elemens de Botanique*", il caractérise curieusement les orchidées comme "*des herbes à fleur irrégulière composée de plusieurs feuilles, et dont le calice devient un fruit rempli de semences semblables à la sciure de bois*" ! Dans son "*Institutiones...*", il a le mérite de regrouper toutes les orchidées en six genres : *Orchis*, avec 86 taxons, *Helleborine*, avec 7

taxons, *Calceolus*, avec 5 taxons, *Limodorum*, avec un seul taxon, *Ophris*, avec 5 taxons, qui paraissent se rapporter à *Platanthera*, et *Nidus avis*, avec deux taxons ; de nombreuses répétitions d'espèces et des variétés peu explicites rendent la reconnaissance difficile.

Sébastien VAILLANT naît le 26 mai 1669 à Vigny, près de Pontoise, et fait preuve, dès l'enfance, de dons exceptionnels ; à 12 ans il remplace l'organiste chez les Bénédictins de Pontoise. Il devient chirurgien militaire à Evreux, participe à la bataille de Fleurus (1^{er} juin 1690), puis est affecté à l'Hôtel-Dieu de Paris. Il suit alors les cours de TOURNEFORT, qui note ses aptitudes à la botanique et le recommande à FAGON, médecin de la reine, qui le prend comme secrétaire, puis le fait nommer Directeur du Jardin royal des Plantes ; il y entreprend de nombreuses améliorations et fait construire, en 1774, les premières serres chaudes. Son œuvre capitale reste le fameux "*Botanicon parisiense*", auquel il travaille pendant 36 ans et qui ne paraîtra que quatre ans après sa mort, édité par le botaniste hollandais Herman BOERHAAVE. On y trouve, classés par ordre alphabétique, les descriptions et les dessins (300 figures dessinées par C. AUBRIET) des espèces connues en Ile-de-France, avec de nombreuses nouveautés, parmi les phanérogames, mais également les mousses, les lichens et les champignons. Il s'est appuyé sur les travaux de TOURNEFORT, dont il critique néanmoins le système de classification. C'est à la lecture des travaux de VAILLANT sur la structure des fleurs que LINNÉ concevra, en 1731, à l'âge de 24 ans, le plan de sa célèbre classification, fondée sur les organes sexuels des plantes. TOURNEFORT lui a dédié une Rubiacée des lieux arides, *Vaillantia*. L'herbier de VAILLANT, ajouté à celui de TOURNEFORT, servira de noyau au premier herbier général du Muséum de Paris, réorganisé par DESFONTAINES au début du 19^e siècle. Travailleur acharné et peu soucieux de sa santé, Sébastien VAILLANT contracte une maladie, qui semble être la tuberculose, et meurt le jour même de ses 53 ans, le 26 mai 1722, à Paris. Comme ses prédécesseurs du 16^e siècle, il ne classe pas *Cephalanthera*, *Epipactis*, *Platanthera* et *Neottia* parmi les Orchidées, qu'il regroupe en 3 catégories :

Orchis testiculata abque calcari

Orchis testiculata cum calcari

Orchis palmata.

Il utilise le plus souvent l'appellation des frères BAUHIN, dont il critique néanmoins la mauvaise qualité des gravures et la grande confusion des espèces. Il décrit près de 40 orchidées parisiennes, parmi lesquelles j'ai cru reconnaître les 31 espèces actuelles, indiquées dans le tableau 2. Enfin, VAILLANT paraît être le premier à décrire deux hybrides : *Orchis purpurea* x *Orchis militaris* et *Orchis purpurea* x *Orchis simia*.

Bien que parenthèse dans l'histoire de l'orchidologie, le 17^e siècle et le début du 18^e siècle constituent néanmoins le ciment qui permettra d'édifier la "maison-botanique", construite, à partir de 1710, par cinq botanistes lyonnais : Antoine, Bernard, Joseph, Antoine-Laurent et Adrien DE JUSSIEU — qui, bien curieusement, ne laisseront aucune trace notable en orchidologie — et surtout par un génial Suédois, dont le nom deviendra le qualificatif de la botanique moderne : Charles LINNÉ.

LE DIX-HUITIEME SIECLE

Il est tout à fait évident que le 18^e siècle est celui de l'incomparable LINNÉ, même si les cinq JUSSIEU ont, de leur côté, laissé une œuvre fondamentale, avec leur célèbre "Méthode naturelle". Avec l'adoption du système de nomenclature binaire, LINNÉ est bien le fondateur de la botanique moderne, au point qu'il est devenu d'usage de ne plus se référer à ses prédécesseurs. Carolus LINNAEUS, né à Rashalt le 12 mai 1707 et mort à Stockholm le 10 janvier 1778, est authentiquement suédois, de sorte qu'il ne devrait guère figurer dans notre florilège, d'autant plus que ses relations directes avec les botanistes

français, et notamment Bernard DE JUSSIEU, au cours de son voyage à Paris, en 1738, ont été succinctes, faute de traducteurs ! Il est vrai qu'il écrivait beaucoup en latin. Mais, pour bien comprendre l'orchidologie, on ne peut pas manquer de se rapporter à son "*Species plantarum*" de 1764, que les botanistes considèrent comme la référence absolue et s'y conforment comme les théologiens à la *Vulgate*. Dans cet ouvrage, nos orchidées se trouvent rassemblées dans les "*Gynandria, Diandria*", en cinq genres : *Orchis*, *Satyrion*, *Ophrys*, *Serapias* et *Cypripedium*. Le tableau 3 donne la correspondance des noms linnéens et des noms actuels pour les orchidées qu'il reconnaît à son époque.

On peut faire quelques remarques sur sa classification :

- * il ne reconnaît pas, pour *Limodorum abortivum*, son appartenance au genre *Limodorum*, créé par TOURNEFORT, qu'il réserve à une orchidée américaine : *L. tuberosum* (*Calopogon tuberosus* (L.) Britt. Stern & Poggenb.).

- * il ne reconnaît pas *Orchis simia*, qui sera nommé par LAMARCK en 1778 ; il note toutefois, sous *Orchis militaris*, la variété "*Orchis flore simiam referens*" à partir du "*Pinax*" de G. BAUHIN.

- * les espèces suivantes : *Orchis pallens*, *Cephalanthera damasonium* et *Cephalanthera rubra*, apparaîtront dans les éditions suivantes, en particulier dans le "*Systema plantarum*" édité, deux ans après sa mort, par l'Allemand J.-J. REICHARD.

- * il regroupe tous les *Ophrys* actuels sous le nom collectif d'*Ophrys insectifera*, et mentionne onze variétés dont il donne les descriptions succinctes d'après ses prédécesseurs, de sorte qu'il est difficile de les reconnaître avec certitude sans se reporter à la référence ; on peut imaginer qu'il a eu du mal à différencier les échantillons d'herbier qu'il a reçus, car les *Ophrys* se conservent particulièrement mal ; à cette époque, la photo n'avait pas encore remplacé l'exsiccatum ou le dessin ; il individualise néanmoins les variétés *myodes* (*O. insectifera*) et *adrachnites* (*O. sphegodes*). On peut supposer que les botanistes de son temps savaient reconnaître, plus ou moins, nos *O. insectifera*, *apifera*, *fuciflora*, *sphegodes*, *lutea*, *fusca*, et peut-être *O. speculum* et *O. tenthredinifera*.

- * onze espèces ont, de nos jours, conservé leur appellation linnéenne, ce qui est remarquable, si l'on tient compte de l'engouement pour le "fractionnalisme". En revanche le genre *Satyrion* a complètement disparu de la flore française.

En France, au 18^e siècle, les travaux de reconnaissance des orchidées s'expriment au travers de multiples flores locales, dont la plupart se réfèrent aux travaux de TOURNEFORT et VAILLANT ; il serait fastidieux de les citer toutes. Nous devons néanmoins faire référence aux travaux d'Antoine GOUAN, qui naît à Montpellier le 15 novembre 1733 et, en 1752, devient médecin et professeur de botanique dans sa ville, où il a eu pour maître le médecin-botaniste BOISSIER DE SAUVAGES (1706-1767), qui souhaitait classer les végétaux d'après la forme de leurs feuilles. Celui-ci met GOUAN en rapport avec LINNÉ, qui l'appellera "*son correspondant le plus chéri*" et à qui il portera toute sa vie la plus grande vénération, au point de discuter les travaux des JUSSIEU. Il se lie avec les plus grands botanistes de l'époque : von HALLER (1708-1777), von JACQUIN (1727-1817), von WILLDENOW (1765-1812), et même avec J.-J. ROUSSEAU, dont il partage, outre la botanique, le goût pour la musique. Il réorganise le Jardin botanique de Perpignan et compose plusieurs ouvrages botaniques, parmi lesquels, en 1762, son "*Hortus regius Monspeliensis*" qui, pour la première fois en France, introduit la nomenclature linnéenne, et il décrit près de 150 espèces nouvelles pour la région, en éclaircissant et rectifiant la flore de MAGNOL. Il recommandera son élève préféré, le grand botaniste lyonnais Jean-Emmanuel GILIBERT (1741-1814), au roi de Pologne. A la Révolution, Antoine GOUAN devient médecin militaire et fait paraître un guide d'herborisation qui sera très utilisé. Il meurt, aveugle, à Montpellier, le 1^{er} décembre 1821, à l'âge de 88 ans. N.-J. JACQUIN lui a dédié le genre *Gouania* en 1763.

Dans sa "*Flora monspeliaca*", publiée à Lyon en 1765, apparaît, de façon évidente pour la première fois, l'appellation *Ophrys insectifera lutea*, se référant à notre *Ophrys lutea*, qui sera définitivement nommé en 1793 par l'Espagnol José Antonio CAVANILLES PALOP ; celui-ci est né à Valence en 1745 et entre au séminaire de sa ville, puis devient

abbé ; mais la botanique le réclame et il vient l'étudier à Paris en 1777, notamment au Muséum ; il reste 11 ans dans la capitale, va rendre visite à LINNÉ en Suède et revient à Madrid où, à partir de 1801, il sera directeur du Jardin botanique. Il est célèbre pour ses dix "*Dissertatio botanica*", où il décrit beaucoup d'espèces nouvelles ; pour nos orchidées, nous lui devons les dénominations d'*Ophrys lutea* (Gouan) Cav. et *Ophrys scolopax* Cav., publiées dans "*Icones et descriptiones plantarum*". Il meurt à Madrid en 1804.

Un autre botaniste mérite ici une mention : il s'agit du suisse francophone J.-J. CHATELAIN (1736-1822) qui, à Bâle, le 13 mai 1760, nomme *Corallorhiza trifida*, dans sa thèse doctorale : "*Specimen inugurale Corallorhiza quod...*", mais nous ne savons rien de plus sur lui.

Tableau 3 — ORCHIDÉES SAUVAGES DE FRANCE DÉCRITES PAR C. LINNÉ
("*Systema plantarum*", 1780)

Dénomination actuelle	Dénomination linnéenne
<i>Aceras anthropophorum</i>	<i>Ophrys anthropophora</i>
<i>Anacamptis pyramidalis</i>	<i>Orchis pyramidalis</i>
<i>Cephalanthra damasonium</i>	<i>Serapias grandiflora</i>
<i>Cephalanthera rubra</i>	<i>Serapias rubra</i>
<i>Chamorchis alpina</i>	<i>Ophrys alpina</i>
<i>Cœloglossum viride</i>	<i>Satirium viride</i>
<i>Corallorrhiza trifida</i>	<i>Ophrys corallorhiza</i>
<i>Cypripedium calceolus</i>	<i>Cypripedium calceolus</i>
<i>Dactylorhiza incarnata</i>	<i>Orchis incarnata</i>
<i>Dactylorhiza maculata</i>	<i>Orchis maculata</i>
<i>Dactylorhiza majalis</i>	<i>Orchis latifolia</i>
<i>Dactylorhiza sambucina</i>	<i>Orchis sambucina</i>
<i>Epipactis helleborine</i>	<i>Serapias latifolia</i>
<i>Epipactis palustris</i>	<i>Serapias longifolia</i>
<i>Epipogium aphyllum</i>	<i>Satyrium epipogium</i>
<i>Goodyera repens</i>	<i>Satyrium repens</i>
<i>Gymnadenia conopsea</i>	<i>Orchis conopsea</i>
<i>Gymnadenia odoratissima</i>	<i>Orchis odoratissima</i>
<i>Hammarbya paludosa</i>	<i>Ophrys paludosa</i>
<i>Herminium monorchis</i>	<i>Ophrys monorchis</i>
<i>Himantoglossum hircinum</i>	<i>Satyrium hircinum</i>
<i>Limodorum abortivum</i>	<i>Orchis abortivum</i>
<i>Liparis læselii</i>	<i>Ophrys læselii</i>
<i>Listera cordata</i>	<i>Ophrys cordata</i>
<i>Listera ovata</i>	<i>Ophrys ovata</i>
<i>Neottia nidus avis</i>	<i>Ophrys nidus avis</i>
<i>Nigritella nigra</i>	<i>Satyrium nigrum</i>
<i>Ophrys insectifera</i>	<i>Ophrys insectifera</i>
<i>Orchis coriophora</i>	<i>Orchis coriophora</i>
<i>Orchis mascula</i>	<i>Orchis mascula</i>
<i>Orchis militaris</i>	<i>Orchis militaris</i>
<i>Orchis morio</i>	<i>Orchis morio</i>
<i>Orchis pallens</i>	<i>Orchis pallens</i>
<i>Orchis papilionacea</i>	<i>Orchis papilionacea</i>
<i>Orchis purpurea</i>	<i>Orchis militaris major</i>

Orchis ustulata
Platanthera bifolia
Pseudorchis albida
Serapias cordigera
Serapias lingua
Traunsteinera globosa

Orchis ustulata
Orchis bifolia
Satyrium albidum
Serapias cordigera
Serapias lingua
Orchis globosa

(en gras, les espèces ayant conservé leur appellation linnéenne)

L'ECOLE DU "JARDIN DU ROY"

A partir des années 1780 et pendant une grande partie du 19^e siècle, l'Orchidologie sera l'affaire de savants issus de ce qui deviendra le Muséum d'Histoire naturelle de Paris.

Claude RICHARD

Combien d'orchidophiles connaissent "*De Orchideis europaeis annotationes*", de Claude RICHARD ? C'est pourtant une œuvre capitale, qui fait date dans l'histoire de la connaissance de nos orchidées sauvages. Il est vrai qu'elle souffre d'un handicap certain : elle est écrite en latin ! Par ailleurs, son auteur, qu'un botaniste étranger, en son temps, n'a pas hésité à appeler "*l'un des plus grands botanistes de l'Europe*", ne fut guère reconnu parmi ses pairs ; deux raisons à cela : il avait mauvais caractère et il avait horreur d'écrire...

Claude Louis Marie RICHARD voit le jour le 19 septembre 1754, dans une famille qui, depuis son bisaïeul, a été attachée au service direct des rois de France, LOUIS XIV, LOUIS XV et LOUIS XVI, en tant que responsables des jardins royaux ; Son grand père correspondait déjà avec LINNÉ, von HALLER et von JACQUIN ; son père était Directeur du Jardin royal d'Auteuil, et c'est là que Claude vient au monde, "*au milieu des plantes qu'il apprit à connaître plus tôt que les lettres de l'alphabet*". CUVIER dit fort joliment qu'il a "*sucé la botanique avec le lait*". Claude se révèle très vite comme un surdoué, tant pour le dessin que pour le grec et le latin, mais c'est seulement la botanique qui l'intéresse et, à 13 ans, son herbier est déjà copieux. A 14 ans, devant son refus obstiné d'entrer dans les ordres, son père, qui avait neuf enfants, le jette carrément à la porte, et Claude doit survivre dans Paris, au Quartier Latin. Son intelligence, sa hargne et ses dons de dessinateur lui permettent très vite de trouver du travail chez des architectes et il réussit à vivre dans le confort et l'aisance. Dès l'âge de 15 ans, il suit les cours de botanique et les herborisations de Bernard DE JUSSIEU et, à 18 ans, il présente son premier mémoire à l'Académie, sur les Apocynées. Déjà, il fait du système sexuel des plantes l'un des caractères principaux de leur détermination.

A la demande de NECKER et de CASTRIES, et avec la protection bienveillante de LOUIS XVI, qui le connaissait depuis tout petit, il est chargé d'une mission dans les colonies d'Amérique (Guyane, Antilles), et part en mai 1781 ; il y restera huit ans et s'occupera de la reproduction et de la culture du manguier, du litchi, du sagoutier, du jambosier, du bambou, etc. Il fera même un voyage au Brésil. Il revient en France avec des collections considérables (plus de 3000 plantes, sans compter les animaux), au printemps de 1789, juste à temps pour subir la tourmente révolutionnaire ! Cette période difficile, où il se sent négligé, incompris et même suspecté, accroît sa misanthropie naturelle et ne lui permet pas de profiter de ses acquis ; ce n'est qu'en 1795 qu'il peut enfin retrouver le calme d'un laboratoire de botanique à l'Ecole de Médecine de Paris.

Mais, comme dit CUVIER, "*on se représente d'ordinaire la botanique comme une science aussi douce, aussi paisible que les objets qu'elle étudie. Malheureusement, elle ne change pas le caractère des botanistes et elle n'imprime pas le sien à leurs discussions*". Claude RICHARD, habitué au travail solitaire, répond avec aigreur aux suggestions et aux

critiques et se refuse à publier ses découvertes. En particulier, son ouvrage classique, devenu base de travail pour les botanistes modernes : "*Flora boreali americana*", publié en 1803, ne porte pas son nom, on ne sait pour quelle raison. Il meurt à Paris, le 6 juin 1821, à l'âge de 67 ans.

Parmi les rares publications de Claude RICHARD, celle qui nous importe est son mémoire de quelque 40 pages, daté de 1818. Il y étudie en détail la fleur des orchidées d'Europe et présente, pour la première fois, une classification cohérente, basée sur les caractères sexuels propres aux orchidées ; il commence par inventer des mots nouveaux, maintenant universellement utilisés : gynostème, rostellum, clinandrium, bursicules, caudicules, masses polliniques, rétinacle, etc., puis entreprend de classer méthodiquement les genres européens ; il est alors amené à créer une série de genres nouveaux, dont la plupart ont survécu jusqu'à nos jours : *Anacamptis*, *Cephalanthera*, *Chamorchis*, *Liparis*, *Loroglossum*, *Nigritella*, *Spiranthes*. Puis il étudie le classement de chaque espèce de la flore européenne, connue à son époque, à l'exception des *Orchis* (et *Dactylorhiza*) et des *Ophrys*, et c'est ainsi qu'il nomme pour la première fois les espèces suivantes : *Anacamptis pyramidalis* Rich., *Cephalanthera rubra* Rich., *Chamorchis alpina* Rich., *Gymnadenia odoratissima* Rich., *Liparis loeselii* Rich., *Neottia nidus avis* Rich., *Platanthera bifolia* Rich., *Spiranthes aestivalis* Rich. Tous ces noms sont encore en vigueur aujourd'hui. Mais il nomme également des espèces qui ne seront que plus récemment renommées, à la suite de recherches d'antériorité : *Cephalanthera pallens* Rich. (*C. damasonium* (Mill.) Druce), *Cephalanthera ensifolia* Rich. (*C. longifolia* (L.) Fritsch), *Epipogum gmelini* Rich. (*Epipogium aphyllum* Sw.), *Gymnadenia albida* Rich. (*Pseudorchis albida* (L.) Loeve), *Gymnadenia cucullata* Rich. (*Neottianthe cucullata* (L.) Schltr.), *Loroglossum hircinum* Rich. (*Himanthoglossum hircinum* (L.) Sprengel), *Nigritella angustifolia* Rich. (*N. nigra* (L.) Kirschl.), *Spiranthes autumnalis* Rich. Cette dernière espèce sera rapidement renommée *Spiranthes spiralis* par le botaniste F. CHEVALLIER (1796-1840), dans sa "*Flore de Paris*", de 1827. RICHARD est d'ailleurs le premier à distinguer nos deux *Spiranthes*. Il a également donné la diagnose de trois genres nouveaux d'orchidées caraïbes : *Liparis*, *Stenorrhynchus* et *Spiranthes*.

Claude RICHARD connaissait bien les travaux de ses prédécesseurs : TOURNEFORT, von HALLER, von JACQUIN, von WILLDENOW, SALISBURY, LINNÉ, SWARTZ, R. BROWN. Son séjour en Amérique lui avait fait connaître ceux de RUIZ, HUMBOLDT, AUBERT DU PETIT-THOUARS, sur les orchidées tropicales ; cela lui permit de "transmettre le virus" des orchidées à son fils Achille, qui publiera, entre autres, une "*Monographie des Orchidées des Iles de France et de Bourbon*".

J.-B. DE LAMARCK — J. POIRET — R.-L. DESFONTAINES

Il peut paraître quelque peu incongru d'attribuer à LAMARCK la qualité d'orchidologue ! Il s'honore certes davantage de celles de précurseur de l'Evolutionisme et de père du Transformisme, et il aurait été sûrement plus que surpris si on lui avait dit que, deux siècles plus tard, on parlerait de lui dans le petit monde de l'orchidologie ! Quant à l'abbé POIRET et à DESFONTAINES, leur trop grande modestie leur a valu un semi-oubli qu'ils ne méritent pas.

Jean-Baptiste Pierre-Antoine Monet, chevalier de Lamarque, est né à Bazentin, en Picardie, le 1^{er} août 1744, d'une famille pyrénéenne, dont le nom se transforme en LAMARCK. Entré à 17 ans dans l'armée, il participe aux campagnes guerrières de LOUIS XV, gagne ses galons d'officier, est blessé et doit être réformé. Ses campagnes lui ont toutefois permis de passer de longues heures à l'observation de la nature, et il y affirme sa passion pour la botanique de terrain. Il propose alors une classification des nuages qui en fait l'un des créateurs de la météorologie. Ami de ROUSSEAU et de JUSSIEU, et pratiquement sans ressources, il occupe son temps à la rédaction d'articles pour

l'Encyclopédie, à l'éducation du fils de BUFFON et à l'herborisation autour de Paris. Ses grandes connaissances botaniques lui permettent d'envisager la réalisation d'une "*Flore française*", dont la première édition paraît en 1778, sous le nom d'"*Encyclopédie méthodique*"; il a alors 34 ans.

Cette flore est révolutionnaire avant la lettre : elle utilise de façon systématique la nomenclature linnéenne, avec la reconnaissance des caractères des *genres* et des *espèces*, dont LAMARCK apporte la première définition claire. Mais la grande originalité de cette flore est l'introduction systématique des clés dichotomiques de détermination, permettant, à l'intérieur des familles botaniques et au travers de la description détaillée des caractères anatomiques, d'aboutir à un nom d'espèce, repris de TOURNEFORT, VAILLANT ou LINNÉ, mais souvent original. Ce système dichotomique est aujourd'hui universellement utilisé et il est juste que son créateur soit reconnu. Sa flore de France fut complétée, au fil des ans, grâce aux travaux de l'abbé POIRET, dont nous allons parler, et ensuite par le Genevois Augustin-Pyramus DE CANDOLLE (1778-1841) ; elle a servi de référence tout au long du 19^e siècle.

Les nombreux travaux botaniques de LAMARCK lui valent d'être admis à l'Académie des Sciences en 1779 ; en 1788, il entre au *Service de Botanique du Jardin du Roy* (futur Muséum d'Histoire naturelle de Paris), et, en 1793, il y prend une chaire dont personne ne voulait, celle des "*Animaux à sang blanc*" — les vers et les insectes, qu'il va nommer les Invertébrés — dont il commence à décrire l'histoire, en créant au passage le terme de "biologie", qui allait faire son chemin !

Le 23 floréal an VIII (11 mai 1800), il va révolutionner la science, en exposant ses fameux principes du "*Transformisme*" ou "*Lamarckisme*", dont il n'est pas de ma compétence de parler, mais dont on sait qu'ils inspireront toutes les générations de chercheurs jusqu'à nos jours, en passant par DARWIN, MENDEL, HUXLEY et les grands généticiens contemporains. C'est dans son "*Encyclopédie méthodique*" de 1778 que LAMARCK décrit deux nouvelles orchidées françaises, auxquelles son nom reste attaché jusqu'à nos jours, sans que personne n'ait pu lui en contester la paternité. Ce sont l'*Orchis simia* Lamarck et l'*Orchis laxiflora* Lamarck. Il connaissait bien ces deux taxons, qu'il avait souvent rencontrés lors de ses herborisations autour de Paris ; déjà mentionnés au début du 18^e siècle par Sébastien VAILLANT (1669-1722), dans son célèbre "*Botanicon parisiense*", paru en 1726, ils étaient le plus souvent confondus, l'un avec *Orchis militaris* L., l'autre avec *Orchis mascula* L. LAMARCK en décrit fort clairement les caractères spécifiques.

Attaqué de toutes parts, notamment par CUVIER et son école, méprisé par NAPOLÉON, LAMARCK poursuit une vie douloureuse : il perd ses biens, péniblement acquis, dans des spéculations désastreuses, au point qu'il doit vendre son précieux herbier ; il devient complètement aveugle et, oublié, traîne une triste vieillesse, ne devant survivre que par le dévouement affectueux de ses deux filles ; il meurt à Paris, le 18 décembre 1829, à l'âge de 85 ans ; au cimetière Montparnasse, sa dépouille a été perdue dans un ossuaire...

Jean-Louis Marie POIRET voit le jour à Saint-Quentin en 1755, et, comme souvent pour les enfants doués mais pauvres, sa famille le contraint d'entrer au séminaire, puis d'embrasser la carrière ecclésiastique. Le voici donc devenu abbé POIRET, mais dès qu'il peut se libérer des servitudes sacerdotales, il quitte la ville et part à pied, pratiquement sans argent, tel un moderne "routard" ; il parcourt le Midi, les Alpes et le Piémont, observant la nature et les gens. En 1783, à bout de ressources, il doit cesser son errance et il se fixe pour un temps à Marseille, où il devient le précepteur de deux jeunes seigneurs de la ville. Mais l'appel de l'aventure est le plus fort et, avec la connivence d'officiers de la Compagnie d'Afrique, et muni d'une vague recommandation du Maréchal DE CASTRIES pour les autorités "barbaresques", il réussit à traverser la Méditerranée. Le voici à Alger, en Barbarie (c'est ainsi qu'on nommait l'Afrique du Nord d'avant la conquête) ; il part à pied vers l'est et, au printemps de 1784, il arrive à Bône, dans les Aurès, où il rencontre le botaniste DESFONTAINES.

René Louiche DESFONTAINES naît à Tremblay, en Ile-et-Vilaine, en 1750. Il poursuit des études brillantes et, Docteur en Botanique, il est élu à l'Académie des Sciences en 1793, sur sa réputation et sans avoir pratiquement rien publié ! Le 6 août 1783, il s'embarque à Marseille pour Bône, en Barbarie, et fait connaissance avec l'abbé POIRET qui vient d'arriver dans la petite ville kabyle.

Cette rencontre sera déterminante, et voilà nos deux compères partis sur les sentiers, pour herboriser, "*accompagnés d'un Turc bien armé, le fusil sur l'épaule, et ne demandant pas mieux que d'administrer, en tuant quelque suspect, une preuve du zèle avec lequel il remplissait sa mission protectrice*" ! Ils visitent "*les plaines au delà d'Hippone, vers la rivière de Seybouse*", ils herborisent au Cap Rosa, visitent "*la Marsoule, le pays des Zalmis et se rendent à La Calle*" ; en fait, leur voyage ira de la frontière de l'actuelle Lybie, avec un séjour à Djerba, jusqu'à la frontière marocaine, dans les montagnes de l'Atlas, à la limite du Sahara, "*accompagnant les Deys qui se portaient sur tous les points d'un vaste territoire pour y recueillir les impôts*".

A la fin de 1784, DESFONTAINES s'embarque à Bône pour Paris, et, en 1785, il prend la chaire de Botanique du Jardin royal des Plantes, que BUFFON abandonne. Il réorganise l'herbier, alors très disparate ; la Révolution éclate et le trouve mêlé aux troubles de l'époque ; il réussit à sauver le naturaliste RAMOND et le botaniste L'HÉRITIER des sanctions de la Terreur, en prenant beaucoup de risques personnels, et rédige sa "*Flora atlantica*", (1798-1800), dans laquelle il décrit le premier une orchidée, trouvée dans les collines algériennes du bord de mer, à l'est de Bône, qu'il nomme *Orchis patens* Desf. ; cette orchidée, voisine de l'*Orchis spitzelii*, est curieusement présente aux environs de Gênes, mais n'a pas réussi à franchir notre frontière. Par la suite il décrira *Ophrys ferrum-equinum* Desf., *Ophrys iricolor* Desf. et *Ophrys mammosa* Desf., qui sont des espèces de la Méditerranée orientale, ainsi que *Satyrium maculatum* Desf., qui deviendra *Neotinea maculata* (Desf.) Stearn.

Les cours de botanique de DESFONTAINES au Muséum attiraient des foules considérables et ses ouvrages sont restés longtemps classiques. En 1814, à l'âge de 63 ans, René Louiche se marie avec une jeune personne sans fortune, qui, hélas, perd la raison à la suite d'un accouchement. Atteint de la cataracte et devenu aveugle en 1831, il continue à se rendre dans les serres pour toucher ses chères espèces. Sentant la mort venir, il demande à sa fille de ne rien différer de son mariage proche et meurt à Paris le 16 novembre 1833. L'HÉRITIER lui a dédié le genre *Louicha* et RUIZ et PAVON le genre *Desfontainia*.

Revenons à notre abbé POIRET qui, en 1785, a choisi de rester encore une bonne année en Kabylie et dans la région d'Alger, pour parfaire sa connaissance du pays, qu'il regarde avec des yeux d'anthropologue et de naturaliste. Il revient en France au début de 1787, et DESFONTAINES le présente à LAMARCK, qui lui confie la suite de la rédaction de son "*Encyclopédie méthodique*", dont il n'a réussi à écrire que trois tomes ; notre abbé s'attaque à la tâche gigantesque, qu'il poursuivra jusqu'au 8^e tome, terminé en 1823.

Mais il entreprend également d'écrire son fameux "*Voyage en Barbarie, ou lettres écrites de l'ancienne Numidie, pendant les années 1785 et 1786*" ; d'une plume alerte et dans un style vif et imagé, il va "*décrire les mœurs des Maures et des Arabes, des animaux, des oiseaux, des insectes, mais aussi une multitude de plantes*" ; cet ouvrage paraîtra en 1789, en pleine Révolution. Nous devons ainsi à l'abbé POIRET la description de cinq orchidées nouvelles. Tout d'abord, dans "*l'Encyclopédie*" de 1787, l'*Ophrys aestivalis* Poir., ou "Ophrise d'été", qui sera renommé par Claude RICHARD en 1818, sous le nom de *Spiranthes aestivalis* (Poir.) Rich., mais aussi l'*Orchis lactea* Poir., correctement différencié de l'*Orchis tridentata* Scop., et également l'*Orchis italica* Poir., à partir d'échantillons provenant de Toscane.

Dans son "*Voyage en Barbarie*", il décrit deux orchidées nouvelles : *Orchis longicornu* Poir., trouvé par lui en Numidie, et que nous pouvons rencontrer en Corse, et *Orchis elata*

Poir., qui deviendra *Dactylorhiza elata* (Poir.) Soð, dans lequel des auteurs contemporains englobent la sous-espèce *sesquipedalis*, présente dans les parties sud et ouest de notre pays.

En 1793, Jean POIRET, acquis aux thèses de la Révolution, quitte les Ordres et se marie. En 1795, il est nommé professeur d'Histoire Naturelle à Soissons, mais, vers 1800, il revient à Paris et continue son travail sur l'*Encyclopédie*, en même temps qu'il écrit plusieurs livres scientifiques, notamment une "*Histoire des plantes de l'Europe*", parue en 1825, "*vivant très simplement, ne cherchant pas à se faire valoir, ce qui l'empêcha de parvenir à l'Académie*". Il meurt à Paris, le 7 avril 1834, moins de six mois après son ami DESFONTAINES.

J.-B. BORY DE SAINT-VINCENT — A. BRONGNIARD

Il n'est pas rare que les progrès de la Botanique naissent de l'association, a priori inattendue, d'un explorateur et d'un savant confiné dans son laboratoire. La découverte d'une de nos orchidées de Corse, *Dactylorhiza saccifera*, est le fruit de cette collaboration entre l'aventurier BORY et le professeur BRONGNIARD.

Jean-Baptiste Georges Geneviève BORY de SAINT-VINCENT naît à Agen, le 6 juillet 1778, dans une famille de noblesse récente ; son père est directeur de la Ferme des Tabacs ; mais la Révolution lui fait perdre son emploi et il sera même emprisonné, puis devra se cacher, avec son fils Jean-Baptiste et son beau-père JOURNU, dans les bois et fourrés des Landes, pour échapper à la guillotine. C'est l'occasion pour Jean-Baptiste de découvrir les beautés de la nature et, avec fougue, il entreprend une correspondance avec tous les naturalistes de son temps. Mais l'appel de l'aventure lui fait choisir, en 1797, le métier des armes, comme médecin et chirurgien, puis obtenir de participer, en 1800, à l'expédition de Nicolas BAUDIN, prévue pour explorer l'Australie. Au cours de la traversée, des dissensions avec BAUDIN lui font désertir le bord à l'Île Maurice ; il visite alors l'Île Bourbon (La Réunion), dont il entreprend de décrire la géologie et la flore des lichens ; cela lui vaudra les faveurs de BONAPARTE. Rentré en France en 1802, il n'a de cesse que de reprendre une vie militaire quelque peu dissolue, et il gagne au feu ses galons de colonel. Ayant participé activement aux Cent Jours, la Restauration le destitue de ses fonctions et titres et il doit s'exiler. En 1820, il peut rentrer à Paris et reprendre une existence dissipée de noceur, qui le conduit à Sainte Pélagie, en prison pour dettes, pendant trois ans, ce qui ne l'empêche pas de publier des ouvrages scientifiques.

Ardent collecteur d'algues et de champignons, ses travaux sur les protistes en font le fondateur de la protistologie. En 1828, il s'associe avec BRONGNIARD pour étudier les récoltes faites par l'expédition de "La Coquille" de DUMONT D'URVILLE, en Amérique du Sud et au Pacifique. En 1829, il obtient de participer à une expédition naturaliste en Grèce, qu'il relate dans son "*Expédition scientifique en Morée*" (1832). Le roi LOUIS-PHILIPPE, en juillet 1830, l'affecte aux Archives de la Guerre, mais il s'y ennue et sollicite, en 1832, de partir en Algérie, où il restera six ans. De retour en métropole, il mène enfin une vie de savant paisible et meurt le 26 décembre 1856, à Paris. Bien qu'autodidacte et peu conventionnel dans son mode de vie, il est considéré comme l'un des grands naturalistes de son temps.

Adolphe Théodore BRONGNIARD est né à Paris le 14 janvier 1801 ; il est le fils du fameux Alexandre (1770-1847), pharmacien et géologue, "*collaborateur de l'immortel CUVIER*" et le petit-fils d'Alexandre Théodore (1739-1815), le célèbre architecte (celui du Palais Brongniard). Il a donc de qui tenir et, en même temps qu'il prépare sa médecine, il cultive avec un égal succès la botanique et la géologie. Ses premiers travaux lui assurent la notoriété immédiate et son "*Mémoire sur la génération et le développement de l'embryon végétal*", qu'il présente à l'Académie des Sciences, le 26 décembre 1826, est devenu un classique. En même temps qu'il publie une monographie des Rhamnacées, il s'associe avec BORY pour le classement des plantes ramenées par DUMONT D'URVILLE,

puis, en 1830, pour l'étude des matériaux que BORY lui-même rapporte de son voyage au Péloponèse. Il est alors adjoint de DESFONTAINES, qu'il remplace au Muséum en 1833 et il est admis à l'Académie des Sciences le 20 janvier 1834, à la chaise de son maître. Bien que son œuvre principale se situe dans le domaine de la paléobotanique, dont il est considéré comme le véritable créateur, il n'a jamais cessé de s'intéresser à la détermination des plantes ; la classification des Gymnospermes et la flore de Nouvelle-Calédonie lui doivent beaucoup.

Pendant plus de 40 ans, Adolphe, devenu, à lui seul, une "institution", prodiguera son enseignement et dirigera une équipe de savants attachés à la cryptogamie, à la phanérogamie et à la paléontologie. Son œuvre écrite est considérable et s'est poursuivie pendant plus de 50 ans, de 1820 à 1872. Il meurt à la tâche le 18 février 1876, à l'âge de 75 ans.

C'est parmi les plantes rapportées par BORY du Péloponèse que BRONGNIARD remarque une orchidée, voisine de notre *Dactylorhiza maculata*, mais qui s'en distingue par plusieurs caractères, dont le plus visuel est l'épéron, en forme de sac cylindrique, un peu plus long que le labelle, qui est profondément trilobé. Nommée, de nos jours, *Dactylorhiza saccifera* (Brongn.) Sod., cette espèce, bien que non citée par BRIQUET, a été trouvée récemment en Corse et certains vont même jusqu'à penser qu'elle y prédomine parmi les *Dactylorhiza* de type *maculata*.

LE DIX-NEUVIEME SIECLE

Jean-Baptiste BALBIS

Il semble quelque peu insolite de ranger, parmi les Orchidologues français, un Piémontais, J.-B. BALBIS, dont le nom reste attaché à la découverte de notre *Orchis provincialis* Balb. Mais il faut dire qu'il était de culture française, qu'il servit la France au péril de sa vie et qu'il reste intimement lié à la communauté scientifique de la Capitale des Gaules du début du 19^e siècle.

Giovanni Battista BALBIS vient au monde le 17 novembre 1765, à Moretta, petite ville du Piémont, où son père est médecin. Il fait ses études à Turin et, en dépit de son penchant marqué pour la botanique, il s'oriente vers la médecine. Professeur à la Faculté de Turin et successeur du grand botaniste ALLIONI, il est nommé, en 1788, Directeur du Jardin botanique de Turin, qui s'agrandit à son initiative.

En 1789, le jeune Jean-Baptiste, qui a adopté les principes fondamentaux de la Révolution Française, doit quitter sa ville et, immigré à Paris, il entre au Service sanitaire des Armées Révolutionnaires. Il fait les campagnes des Alpes et d'Italie, comme médecin des Armées ; c'est peut-être là qu'il rencontre celui qui sera son très fidèle ami, le lyonnais A.-B. CHAMPAGNEUX, et l'on peut imaginer leurs herborisations joyeuses dans les Alpes et sur la côte méditerranéenne, entre les combats. Rentré à Turin avec l'Armée d'Italie, BONAPARTE lui confie d'importantes fonctions administratives, mais l'armée austro-hongroise réoccupe bientôt la ville et le refoule de nouveau en France. Le traité de Marengo rend le Piémont à la France (1799) et BALBIS peut reprendre à Turin sa chaire de Botanique ; il se met à écrire sa "*Flora Taurinensis*", qui sera publiée en 1806.

A nouveau, en 1814, le Parti Réactionnaire le chasse de son poste, et il doit s'exiler à Pavie, auprès du botaniste NOCCA ; ils écrivent ensemble une "*Flora Ticinensis*", ce qui sera un excellent exercice pour Jean-Baptiste, grand émule de LINNÉ. Mais, cette même année, DEJEAN, successeur de GILIBERT, se retire du Jardin botanique de Lyon et l'appelle à le remplacer comme professeur et directeur du Jardin, qui sera plus tard transféré dans le tout nouveau "Parc de la Tête d'Or"(1860).

Devenu un véritable lyonnais, il se fait remarquer par son dynamisme ; il crée, en 1822, avec quelques autres botanistes, la Société Linnéenne de Lyon, qui reste jusqu'à nos jours "*un cénacle scientifique pour l'étude des trois règnes*". Adopté par l'équipe des

grands botanistes lyonnais : Mme LORTET, CHAMPAGNEUX, ROFFAVIER, PUVIS, AUNIER, BREDIN, etc., il parcourt la nature autour de la cité, "*serpente les bords rians des deux fleuves, embrasse les coteaux pittoresques*", et enrichit la flore locale de plusieurs espèces qui avaient échappé aux investigations de ses prédécesseurs.

Il rénove complètement la structure du Jardin, alors situé sur les pentes de la Croix-Rousse, et construit des serres chaudes qui seront inaugurées en 1825. Une orangerie sera en place en 1827 ; mais son chef-d'œuvre sera sa "*Flore Lyonnaise*", parue en 1827, qui reste, aujourd'hui encore, une référence incontournable pour les botanistes de Rhône-Alpes.

C'est sans doute en avril de l'année 1795, au cours de ses herborisations sur la côte méditerranéenne, en compagnie du Médecin-Chef de l'Armée d'Italie GUILLAUME, que Jean-Baptiste rencontre pour la première fois, dans les basses collines de l'Esterel, une curieuse orchidée, inconnue à ce jour, et "ressemblant à la fois à l'*Orchis pallens* et à l'*Orchis morio*". Il attendra de l'avoir revue plusieurs fois avant de la décrire, ce qu'il fera dans les *Mémoires de l'Académie Impériale de Turin*, le 19 janvier 1806, sous le titre : "*Miscellanea altera botanica*". Sa description très précise ne laisse aucun doute sur l'identité de l'espèce, et elle n'a d'ailleurs été contestée par personne jusqu'à nos jours : c'est *Orchis provincialis* Balb..

"Simple et vrai comme la nature, ami de tous les amis de la science des fleurs", peu de savants ont eu une correspondance plus étendue que BALBIS : "*il avait su transformer un rapport de goûts et de travaux en une relation intime de sentiments et d'affection*", écrira DE CANDOLLE, qui lui confiera des travaux pour son fameux "*Prodromus*" et pour sa "*Flore française*". A l'âge de la retraite, BALBIS quitte Lyon, le 20 août 1830, et retourne dans la ville de son cœur, à Turin, où il meurt le 13 février 1831. Un monument à sa gloire est érigé au cimetière de la ville ; il montre son portrait en relief et l'image de la plante que WILLDENOW lui a dédiée : *Balbisia elongata*.

J.-L. LOISELEUR-DESLONGCHAMPS — A. MUTEL — E. TIMBAL-LAGRAVE.

Jean-Louis Auguste LOISELEUR-DESLONGCHAMPS naît le 24 mars 1775 à Dreux (Eure-et-Loir) et, tout jeune, cultive la botanique avec beaucoup d'ardeur. A la Révolution, il prend fait et cause pour la République, s'engage dans l'armée des Alpes et participe courageusement aux campagnes de BONAPARTE, de 1793 à 1797 ; peut-être y rencontre-t-il là BALBIS et CHAMPAGNEUX. En 1803, il fait une longue herborisation dans le Midi de la France ; il est reçu Docteur en médecine en 1805 ; son intérêt principal va alors aux plantes indigènes pouvant servir de médicament et, cette même année, il fait paraître un bien curieux ouvrage : "*Recherches sur l'ancienneté des purgatifs et sur les purgatifs indigènes*" ! Dès 1806, commence la parution de sa remarquable "*Flora gallica*", en deux volumes, qui lui vaut d'entrer au Muséum, puis d'être élu à l'Académie en 1821 ; il augmentera son œuvre en 1828 ; parmi ses nombreuses publications, son "*Herbier général de l'Amateur*" (1817-1832), orné de plus de 600 planches coloriées, fera référence pendant tout le 19^e siècle. LOISELEUR-DESLONGCHAMPS meurt le 10 mai 1849 à Paris. WILLDENOW lui a dédié *Longchampia* en 1811 et DESVAUX *Loiseleuria* en 1813.

Nous verrons que LOISELEUR a décrit *Orchis robertiana*, appelé à devenir *Barlia robertiana* (Loisel.) Greuter. Mais, pour l'orchidophile, son introduction principale est *Orchis picta* Loisel., décrite dans sa "*Flora gallica*" en 1828. Cette petite espèce, voisine d'*Orchis morio* et d'*Orchis champagneuxi*, s'en sépare par son épi grêle et allongé, pyramidal et son labelle peu plié, muni de macules au centre, avec un éperon cylindrique, dirigé vers le haut, égalant l'ovaire. On la trouve dans le Midi de la France.

Auguste Pierre Victor MUTEL voit le jour à Arras en 1795 ; il entre à l'Ecole Polytechnique et, à la sortie, opte pour l'artillerie. Passionné de botanique, dès qu'il est en poste à Grenoble, il explore en profondeur le Dauphiné, la Savoie et le Jura, et publie, en 1830, sa "*Flore du Dauphiné*" que l'on peut encore consulter avec profit. Mais il est

surtout apprécié pour sa "*Flore française*" (1833-1838). Nommé Gouverneur militaire du Havre, une maladie l'emporte en 1847, à l'âge de 52 ans.

Il est présent en orchidologie par ses deux "*Mémoires sur les orchidées*" (1838-1842). Ayant longtemps herborisé en Algérie et en Corse, nous lui devons la découverte d'*Orchis mascula* ssp. *speciosa* Mutel (*Orchis signifera* Vist.), qui, selon Marcelle CONRAD (1897-1990), existerait en Corse. Son *Ophrys pectus* Mut. décrit en 1833 dans "*Observations sur les espèces du genre Ophrys recueillies à Bône*", est maintenant rapporté à *Ophrys pallida* Rafinesque (1810), qui n'existe pas en France.

Edouard Pierre Auguste Marguerite TIMBAL-LAGRAVE vient au monde le 4 mars 1819 à Grisolles (Tarn-et-Garonne), où son père est pharmacien. Une ophtalmie chronique le gêne dans ses études, mais il réussit à terminer sa pharmacie à Montpellier en 1843 et reprend l'officine de son oncle à Toulouse. Passionné de botanique, doté d'un fort esprit critique, mais ne pouvant se servir du microscope, il devient un homme de terrain et fait du Sud-Ouest et des Pyrénées son territoire d'herborisation. Professeur de botanique à l'Ecole de Médecine de Toulouse, il réunit autour de lui une équipe de remarquables collecteurs de plantes, dont les principaux fleurons sont Ernest JEANBERNAT (1835-1888), médecin, Jean-Henry DISSITON DE GAZEL DE LARAMBERGUE (dit LARAMBERGUE) (1809-1882), propriétaire terrien, Victor DE MARTIN-DONOS (1802-1870), propriétaire terrien et auteur d'une florule du Tarn, Jean-Baptiste NOULET (1802-1890), médecin, François RENAULT (1837-1910), officier et bryologue réputé, et bien d'autres encore. Il termine une "*Flore des Corbières*", lorsque la mort le surprend, le 16 mars 1888 ; elle a été publiée en 1889 par l'abbé MARCAIS et complétée par Gaston GAUTIER (1841-1911).

Edouard TIMBAL-LAGRAVE mérite de figurer dans notre florilège par sa description, en 1856, d'*Orchis martinii* Timb-Lagr., ou *Orchis coriophora* ssp. *martinii* (Timb-Lagr.) G. Camus, découvert, le 13 juillet 1854, par Victor DE MARTIN-DONOS, dans une prairie, près du village d'Urbiana (Pyrénées-Orientales) ; il se distingue d'*Orchis coriophora* par ses longues bractées et, surtout, par son éperon large, blanc, pellucide, recourbé brusquement au sommet, et par ses feuilles plus larges et obtuses. Passionnés d'hybrides, TIMBAL-LAGRAVE, LARAMBERGUE et leurs amis ont notamment découvert dans leur région les hybrides suivants :

Serapias lingua x *Serapias cordigera*
Orchis morio x *Serapias lingua*
Orchis laxiflora x *Serapias lingua*
Orchis laxiflora x *Serapias vomeracea*
Orchis morio x *Orchis coriophora*
Orchis laxiflora x *Orchis coriophora*
Orchis palustris x *Orchis coriophora*.

Anselme-Benoît CHAMPAGNEUX

Parmi la vingtaine de botanistes dont le nom a été utilisé pour une appellation de genre, d'espèce ou de sous-espèce d'une orchidée française, CHAMPAGNEUX mérite une reconnaissance toute spéciale, car cet amateur éclairé a découvert deux de nos petites protégées.

Bien que né à Bourgoin, dans l'Isère, le 12 août 1774, Anselme-Benoît DOUIN DE ROZIERE DE CHAMPAGNEUX était un authentique lyonnais, par ses parents, par son éducation, faite au collège de l'Ile-Barbe, et par sa demeure familiale, sa "campagne", comme on disait à l'époque, sise à CHAMPAGNEUX, près de la Cité des Gaules. Pourtant, à 16 ans, en pleine Révolution Française, il doit rejoindre Paris, où son père est appelé auprès du Ministre de l'Intérieur, Jean-Marie ROLAND DE LA PLATIERE, l'un des fondateurs de la Société Linnéenne de Paris, en 1785 ; nomination acceptée courageusement par le géniteur, en ces temps troublés, et qui lui valut de subir la

tourmente révolutionnaire, d'être incarcéré 13 mois, et de n'échapper à la guillotine que grâce à la chute de ROBESPIERRE, le 9 thermidor. Mais, en 1792, la France venait d'être envahie par les armées étrangères, et le jeune CHAMPAGNEUX, plein de sève et d'ardeur patriotique, s'engage avec les "sans-culottes" et se retrouve bientôt dans les Ardennes, où il gagne ses galons de sous-officier, puis sur la frontière des Alpes, où les bivouacs incessants dans la neige et les conditions rigoureuses de cette campagne guerrière provoqueront les premières douleurs rhumatismales qui le feront souffrir toute sa vie, et qui seront la cause indirecte de ses découvertes orchidéennes.

Anselme-Benoît aurait souhaité poursuivre une carrière scientifique et il s'inscrit, dès son arrivée à Paris, à l'Ecole des Ponts et Chaussées, mais, comme le dit joliment Georges ROFFAVIER (1775-1866), son éminent ami, il ne peut poursuivre ses études, "*par la force des choses et le malheur du temps*", et au sortir de son service dans l'armée, il doit accepter le plus modeste emploi d'Inspecteur de la Loterie, qu'il conservera jusqu'à sa retraite en 1834, après 40 ans de bons et loyaux services. Cet emploi lui permet toutefois de se consacrer à sa passion, la botanique, et il suit avec assiduité les cours de JUSSIEU, DESFONTAINES et FOURCROY, les accompagnant également fidèlement, lors de leurs herborisations autour de la capitale.

En 1819, une mutation opportune lui permet de rejoindre sa région natale, dans le même emploi, et c'est alors qu'il entreprend des herborisations fréquentes autour de Lyon, et qu'il gagne la reconnaissance de ses pairs, puisqu'il figure parmi les membres fondateurs de la Société Linnéenne de Lyon ; il se joint ainsi aux autres grands botanistes lyonnais de l'époque, BREDIN, ROFFAVIER, PORTET, PUVIS et le couple des LORTET. Ses connaissances botaniques et ses fréquentes herborisations en font un collaborateur attitré de la flore de BALBIS et il mènera campagne pour proposer SERINGE à la succession de BALBIS au Jardin botanique. Mais, à l'âge de la retraite, les douleurs rhumatismales se font de plus en plus handicapantes, et CHAMPAGNEUX décide, en 1839, de se fixer, pour la plus grande partie de l'année, à Hyères, dans le Var, pour profiter d'un climat plus favorable à sa santé. Le soulagement qu'il en éprouve lui permet de reprendre ses chères herborisations journalières et c'est alors qu'il entre véritablement dans l'histoire de l'orchidologie, puisqu'il découvre, un beau matin de mai, sur la colline du château d'Hyères, deux petites orchidées jusqu'alors inconnues sur le territoire français : l'*Orchis saccata* (*O. collina*), que le professeur napolitain TENORE avait décrit en Sicile en 1811 — CHAMPAGNEUX décrit également sa variété *livida* —, et surtout un petit *Orchis*, ressemblant à l'*Orchis morio*, mais s'en différenciant par la présence d'un troisième bulbe, un épi court et pauciflore et un labelle plié par le milieu. Il communique sa découverte à un jeune botaniste plein de zèle, Marius François BARNEAUD (1821-1849), qui publiera l'identification de cette nouvelle espèce, dès 1843, sous le nom d'*Orchis champagneuxii*. CHAMPAGNEUX est atteint peu après par une douloureuse maladie ; il s'éteint le 28 novembre 1845.

La station de CHAMPAGNEUX, au château d'Hyères, allait devenir, pour plus d'un siècle, l'un des hauts lieux de la botanique orchidéenne — on y trouvera même les hybrides des deux espèces, au début de ce siècle —, jusqu'à ce que les dégats conjugués des botanistes centuriateurs et de la civilisation bétonnière la réduisent à néant ; s'il y a quelques années, j'ai pu encore y retrouver l'*Orchis champagneuxii*, l'*Orchis collina* avait déjà disparu ; c'était pourtant la dernière station connue de notre territoire.

Charles GRENIER — Georges REUTER — Mathieu PHILIPPE

C'est en 1859 que les chemins de GRENIER, REUTER et PHILIPPE se sont croisés, mais le mérite revient à GRENIER de nous l'avoir fait savoir.

Charles GRENIER naît à Besançon, le 4 novembre 1808 et, comme beaucoup de nos amis botanistes du passé, sa vocation s'est manifestée très tôt. Bien que reçu Docteur en médecine en 1836, il choisit l'enseignement de l'Histoire naturelle à l'Ecole de Médecine

de sa ville et publie aussitôt son premier mémoire de botanique dans le bulletin de la Société Linnéenne de Bordeaux. En 1844, il est fait Docteur-ès-Sciences à Strasbourg, avec une thèse sur la géographie botanique du Doubs. A compter de cette date, ses travaux botaniques ne vont pas cesser et seront la préparation à sa "*Flore de France*", qu'il publiera à partir de 1848, en collaboration avec Alexandre Dominique GODRON (1807-1880), Professeur à Nancy. En 1845, il se fixe définitivement à Besançon en épousant Mlle DEMESMAY, dont le père est magistrat au tribunal de la ville.

La flore de GRENIER et GODRON va devenir, pour la fin du 19^e siècle, un ouvrage d'herborisation facile à consulter. Fondateur de la Société d'Emulation du Doubs, Charles se confirme, au fil des années, comme l'un des botanistes qui comptent dans son siècle. En 1869, il organise et préside la session extraordinaire de la Société Botanique de France, à Pontarlier, mais une maladie, hélas incurable, se déclarera au cours de la session et accaparera toutes ses forces, jusqu'à sa mort, le 9 novembre 1875, à Besançon, sa ville chérie, qu'il n'avait guère quittée. Doyen de la Faculté des Sciences de Besançon, Charles GRENIER a fait don, avant sa mort, d'un herbier énorme, au Muséum d'Histoire naturelle de Paris.

Né à Paris le 30 novembre 1805, **Georges François REUTER**, dès l'âge de 14 ans, doit travailler comme ouvrier graveur dans les ateliers parisiens ; mais il a la botanique dans la peau et il participe aux herborisations d'A. DE JUSSIEU et se fait remarquer par sa grande sagacité. Autodidacte accompli, il fait, à 20 ans, connaissance avec A.-P. DE CANDOLLE (1778-1841), qui le fait venir à Genève et l'emploie comme conservateur d'herbier. Dès 1833, Georges fait paraître un "*Catalogue des Plantes vasculaires de Genève*" et sa notoriété comme herborisateur méticuleux, "*auquel rien n'échappait*", grandit rapidement dans la ville. Edmond Pierre BOISSIER (1810-1885), patricien genevois, le prend en amitié (il lui dédiera le genre *Reutera* dès 1838), et lui confie la conservation de son herbier personnel, déposé au Jardin botanique. En 1849, Georges est nommé "Directeur provisoire" du Jardin botanique et le restera jusqu'à sa mort !

Ces fonctions officielles lui donnent alors l'autorité et les moyens pour entreprendre de grandes excursions botaniques, d'abord en Espagne, en 1842 (où une circonstance fortuite lui fait découvrir l'herbier de PAVON, laissé à l'abandon, qu'il adjoindra à l'herbier BOISSIER), puis au Piémont, en Sardaigne et sur la Côte d'Azur en 1843, où il rencontre H.-G. REICHENBACH, qui restera son fidèle ami, puis en Algérie en 1851, en Norvège en 1861, mais également en Allemagne, Suisse, Angleterre, le plus souvent avec BOISSIER. De leur voyage en Algérie, nous devons les dénominations d'*Orchis munbyana* (Boiss. & Reuter) et *Orchis durandii* (Boiss. & Reuter), considérés de nos jours comme des sous-espèces de *Dactylorhiza elata*. REUTER se marie en 1843 et aura trois fils et une fille, qui épousera le botaniste et explorateur Sir William BARBAY, et conservera son énorme herbier, puis en fera don à l'Institut de Botanique de Genève. Georges REUTER, homme réservé et timide, ne donnait sa pleine mesure que sur le terrain et n'aimait rien plus que d'adresser des échantillons de plantes douteuses à ses amis : JORDAN, BARLA, GRENIER, COSSON, REICHENBACH, MORIS, LISA, etc., qui les consignaient dans leur herbier ou en faisaient publication.

C'est le 13 août 1859 que Charles GRENIER publie ses "*Recherches sur quelques orchidées des environs de Toulon*" ; elles concernent une dizaine d'espèces méditerranéennes : *Ophrys aranifera* (*sphegodes*), *O. atrata*, *O. bertolonii*, *O. bombilifera*, *Orchis exaltata*, *O. champagnouxii*, *O. variegata* (*tridentata*), sur lesquelles nous ne discuterons pas, mais également trois autres taxons qui sont restés associés à son nom jusqu'à nos jours.

C'est tout d'abord *Ophrys arachnitiformis* Gren. & Phil., dont il donne, le premier, la diagnose exacte, en le différenciant nettement d'*Ophrys fuciflora* et en le rapprochant d'*O. exaltata* et d'*O. bertolonii* ; cette espèce a été découverte par le "jardinier-botaniste" Mathieu PHILIPPE en avril 1859, dans les collines incultes des environs de Toulon. Mathieu Yves PHILIPPE (1810-1869) est, depuis 1848, Directeur du Jardin botanique

de la Marine à Saint Mandrier, où il a succédé à ROBERT, dont le nom est associé à notre *Barlia robertiana* (Loisel.) Greuter. Charles GRENIER décrit également trois variétés ou formes : *cornuta*, *mammosa*, *explanata* ; cette espèce, polymorphe et complexe fait, de nos jours, l'objet d'une révision taxonomique, après la séparation de l'*Ophrys provincialis* Nelson et celle de l'*Ophrys splendida* Götz & Reinhardt ; elle est encore à comparer à l'*Ophrys sphegodes* forme *nicaeensis* de BARLA, etc. L'avenir nous dira si l'*Ophrys arachnitiformis* Gren. & Phil. continuera d'exister, ou s'il succombera aux recherches des "fractionnalistes".

Dès 1846, GRENIER s'est intéressé à une forme d'*Orchis mascula* bizarre, que lui a adressé le botaniste François CAVALLIER ; en 1856, il en reçoit de nouveaux exemplaires provenant des herborisations d'HUET et JACQUIN ; mais c'est à nouveau Mathieu PHILIPPE, en avril 1858, qui lui demande son avis pour une plante collectée au Coudon, près de Toulon. Ce dernier renouvelle son envoi en mars 1859, ce qui permet enfin à GRENIER de parfaire la diagnose d'une espèce nouvelle, qu'il nomme *Orchis olivetorum* Gren. Il s'agit d'une plante ressemblant à la fois à *O. mascula*, à *O. picta* et à *O. morio*, mais sensiblement différente de l'*O. mascula* ssp. *speciosa* de MUTEL, décrite en Corse en 1836. La diagnose de l'*O. olivetorum* paraît au début de 1859 dans le bulletin de la Société d'Emulation du Doubs. Mais le 13 août 1859, GRENIER publie la note suivante : "Je venais de présenter ce travail à la Société d'Emulation du Doubs, qui en avait voté l'impression, lorsque M. Reuter, dans un bel envoi de plantes, m'adressa l'*Orchis* dont il venait d'être question, sous le nom d'*Orchis olbiensis*".

Georges REUTER a également envoyé des exemplaires au botaniste mentonnais Honoré ARDOINO (1819-1874), qui mentionne l'espèce dans sa "Flore analytique du département des Alpes-Maritimes" à la date du 16 mars 1867, et à J.-B. BARLA, qui décrira l'espèce, en 1868, sous le nom d'*Orchis olbiensis* Reuter, qui lui est resté jusqu'à nos jours. Il signale que REUTER l'a découverte dans les environs d'Hyères (d'où le nom, Olbia étant le nom latin de cette cité) et de Toulon, en 1858. On peut se poser la question de savoir qui de BARLA ou de GRENIER doit avoir la paternité de la première diagnose de l'*Orchis olbiensis*, et, en fait, les botanistes ont été partagés, au cours du temps. Je ne suis guère compétent pour trancher ; je peux seulement constater que GRENIER connaissait l'espèce depuis 1846, soit 12 ans avant PHILIPPE et REUTER, mais ce n'est peut-être pas un critère suffisant.

Dans ce même texte, GRENIER décrit l'*Ophrys philippi* Gren. comme espèce nouvelle, à la vue d'un envoi de PHILIPPE de 1859 ; il s'agit d'une plante à épi lâche, à divisions internes et externes blanches, à labelle trilobé avec deux gibbosités à la base ; cette espèce est très voisine de l'*Ophrys scolopax*, mais elle s'en distingue par le dessin du labelle qui paraît ressembler à celui d'*Ophrys sphegodes*. Le taxon se rapproche en fait de x *Ophrys nouleti* G. CAMUS, trouvé en 1854 par NOULET sur les bords de l'Ariège, en Haute-Garonne, et Gustave CAMUS identifiera x *Ophrys philippi* à *O. scolopax* x *O. sphegodes* ; cet hybride fleurit à Toulon 15 jours après l'*Ophrys scolopax*.

G. MUNBY — A. BATTANDIER — L. TRABUT — R. MAIRE

Déjà au 18^e siècle, d'intrépides voyageurs comme DESFONTAINES et POIRET avaient herborisé dans les "Etats barbaresques", ainsi que l'on nommait le Maghreb. Après la conquête d'Alger en 1830, une Commission scientifique s'occupe d'explorer le pays, sous la présidence de BORY DE SAINT-VINCENT, avec d'ardents naturalistes comme DURIEU DE MAISONNEUVE, COSSON, MONTAGNE, BARNEOUD, LEVEILLÉ, TULASNE et bien d'autres. En orchidologie, MUNBY, puis BATTANDIER et ses amis, vont faire d'intéressantes découvertes.

Giles MUNBY naît à York, en Angleterre, en 1813 ; après des études médicales à York, Edimbourg, Londres et Montpellier, il arrive à Paris pour étudier la botanique avec Adrien DE JUSSIEU, puis part herboriser dans le sud de la France, de 1836 à 1838. En

1839, il s'embarque pour l'Orient, mais son navire a une avarie et le débarque à Alger ; quasi-envouté par le pays, qui vient d'être conquis, il décide de rester, apprend l'arabe et se lance dans la culture et le commerce des oranges ; en 1843, il rencontre Jane WELSFORD, fille du consul britannique à Oran et l'épouse ; le couple s'installe dans un domaine agricole, "la Senia", près d'Oran, qu'il exploitera pendant 16 ans. Passionné de botanique et de chasse, MUNBY parcourt le pays, dispensant ses soins en ophtalmologie dans la population locale, qui le consulte volontiers pour le commerce et les affaires locales ; il entreprend ce qui est la première "*Flore d'Algérie*", qu'il fait paraître à Paris en 1847. Il la complète par son "*Catalogus plantarum in Algeria sponte nascentium*", publié à Londres en 1859, qui énumère près de 1400 plantes supplémentaires, par rapport à la flore de DESFONTAINES. Il quitte Oran en 1860, en raison de la mauvaise santé de son épouse, qui meurt à Montpellier cette même année ; il retourne alors en Angleterre avec ses cinq enfants, se remarie et s'installe à Farnham, dans le Surrey, où il meurt le 12 avril 1876, alors qu'il préparait un "Guide du Botaniste en Algérie", resté manuscrit. Son herbier se trouve à Kew Gardens. Nicolas POMEL (1821-1898) lui a dédié le genre *Munbya*.

En mai 1855, herborisant dans la région de Tlemcen et Marnia, il rencontre un nouvel *Ophrys*, voisin de l'*Ophrys fusca*, mais qui en diffère par la grandeur de la fleur et la forme du labelle, qu'il rapproche de celle de l'*Ophrys atrata* Lindl. Il en publie la diagnose dans le bulletin de la Société botanique de France, sous le nom d'*Ophrys atlantica* Munby, qui lui a été conservé. Cette espèce, qui peuple tout le littoral méditerranéen du Maghreb, a traversé le détroit de Gibraltar et se trouve autour de Malaga. Dans son "*Catalogus*" de 1866, Giles MUNBY répertorie déjà 39 orchidées pour l'Algérie, dont l'*Orchis munbyana*, que BOISSIER et REUTER lui ont dédié en 1852, mais qu'il avait décrit en 1847 sous le nom d'*Orchis latifolia* Munby. Aujourd'hui, cette sous-espèce est rattachée au groupe de *Dactylorhiza elata* (Poiret) Soò, présent en France.

Aimé Jules BATTANDIER vient au monde à Annonay (Ardèche), le 8 janvier 1848, dans une famille de petits agriculteurs, mais il perd ses parents à 15 ans ; il poursuit ses études comme stagiaire à la pharmacie Guillermond, l'une des plus importantes de Lyon. Mobilisé en 1870 dans les Mobiles du Rhône, il attrape la variole et manque d'en mourir. Il termine ses études de pharmacie à Paris, tout en suivant les cours de botanique de DUCHARTRE et les herborisations de CHATIN. En 1874, il prend la gérance d'une pharmacie à Douai, mais, en 1875, il réussit à se faire nommer pharmacien-chef à l'hôpital Mustapha, à Alger, où il passera le reste de sa vie. Il y rencontre N. POMEL et L. TRABUT, qui vont partager son culte pour la flore maghrébine.

Professeur à l'Ecole de Médecine d'Alger, il ne cessera d'explorer l'Algérie et la Tunisie avec ses deux amis. A partir de 1888, il publie sa "*Flore d'Algérie*", travail énorme qu'il continuera jusqu'en 1911 avec ses "*Contributions à la flore atlantique*", à l'aide de nombreux botanistes de terrain, parmi lesquels JAHANDIEZ (1876-1938), FAURE, NIVELLE, JOLY, D'ALLEIZETTE (1884-1967), et beaucoup d'autres. Il meurt à la tâche, à Alger, le 18 septembre 1922, à 74 ans. Il est l'auteur d'environ 150 publications. René MAIRE lui a dédié en 1926 le genre *Battandiera* ; en 1985, Christian RAYNAUD lui a dédié *Dactylorhiza battandieri*, à partir d'*Orchis elata* ssp. *aborica* Maire & Weiler.

Louis Charles TRABUT voit le jour le 12 juillet 1853 à Chambéry, mais vient immédiatement habiter à Lyon, où son père prend en charge l'éclairage public. Tout jeune, il s'intéresse à la nature, à l'école du grand botaniste lyonnais Alexis JORDAN (1814-1897) ; il entreprend sa médecine à Lyon, mais se rend en 1873 à Alger, pour y poursuivre ses études ; il restera en Algérie toute sa vie. Reçu Docteur en 1878, il ouvre un cabinet à Alger, mais il se livre "*depuis plusieurs années, avec ardeur, à l'étude de la flore algérienne*". Le 30 avril 1880, il est nommé professeur d'histoire naturelle à l'Ecole de Médecine, chaire qu'il conservera jusqu'en 1923. Il est également médecin consultant à l'hôpital Mustapha jusqu'en 1905 et, à partir de 1892, Directeur du Service de Botanique

de l'Algérie. Il collabore avec BATTANDIER pour sa "*Flore d'Algérie*", de 1876 à 1922, et publiera de façon posthume un "*Répertoire des noms indigènes des plantes*" (1935). Il meurt à Alger, le 25 avril 1929, à l'âge de 76 ans.

C'est le 7 juin 1885, en herborisant au Zaccar de Milianah, qu'Aimé BATTANDIER rencontre une station de quelques pieds d'une orchidée qui ressemble à *Limodorum abortivum* Sw., mais qui en diffère par ses trois staminodes confluent au milieu du gynostème et par un éperon quasi-inexistant. Il dédie aussitôt cette espèce à son fidèle compagnon TRABUT. *Limodorum trabutianum* Batt., assez commun au Maghreb, a été trouvé au Portugal au début du siècle ; dans les années 1960, les botanistes de l'Ouest de la France, notamment Emile CONTRE et Jacques DELAMAIN l'ont identifié en Charente-Maritime, où il était connu sous le nom de *var. occidentale* de *Limodorum abortivum*.

BATTANDIER et TRABUT ont également décrit, en 1892, *Platanthera algeriensis* Batt. & Trab., trouvé aux environs d'Alger, qui avait été précédemment noté en 1866 par G. MUNBY, sous le nom de *Platanthera chlorantha* Munby. Elle se distingue par son épi très dense, à petites fleurs jaune-verdâtre et à longues bractées ; l'éperon est court et droit, les pollinies, jaunes à brique, sont largement divergentes ; cette espèce a traversé la Méditerranée et elle est présente dans la province de Grenade.

Bien qu'il appartienne davantage au 20^e siècle, on ne peut manquer d'associer à nos deux amis leur jeune confrère René MAIRE, né à Lons-le-Saunier le 29 mai 1878 dans une famille de forestiers. Etudiant à Dijon, puis à Nancy, il est Docteur-ès-Sciences en 1902 et poursuit ses études de médecine ; médecin militaire pendant la Grande Guerre, il sera blessé à Salonique. Il s'illustre dans sa jeunesse par des travaux, devenus classiques, sur la cytologie des champignons. En 1911, il est nommé à la chaire de botanique de l'Université d'Alger. Eminent mycologue, il prend également la succession de BATTANDIER pour l'étude de la flore phanérogamique du Maghreb. De 1921 à 1940, il herborise systématiquement au Maroc et au Hoggar. Sa "*Flore de l'Afrique du Nord*" est une référence incontournable, qu'il ne peut, hélas, terminer, arraché à son œuvre par sa mort, à Alger, le 25 novembre 1949.

L'orchidologie lui doit la découverte et la diagnose d'*Ophrys dyris* Maire (1931), voisin d'*Ophrys fusca*, mais qui s'en sépare par la taille, la forme et le dessin du labelle ; cette espèce a également été trouvée au Portugal, en Espagne et aux Baléares, mais elle ne semble pas avoir atteint la Corse ou notre littoral méditerranéen. Nous devons à René MAIRE un certain nombre d'hybrides d'orchidées algériennes, parmi lesquels :

- x *O. joannae* (1921) = *Ophrys iricolor* x *O. atlantica*
- x *O. lievreae* (1921) = *Ophrys iricolor* x *O. tenthredinifera*
- x *O. peltieri* (1924) = *Ophrys scolopax* x *O. tenthredinifera*
- x *O. bourlieri* (1931) = *Ophrys fusca* x *O. lutea* x *O. tenthredinifera*
- x *O. pouyannei* (1931) = *Ophrys iricolor* x *O. lutea* x *O. tenthredinifera*.

LE VINGTIEME SIECLE

Louis VERGUIN

C'est le 24 avril 1904 que Louis VERGUIN entre dans l'histoire de l'orchidologie ; il a alors 36 ans, il est capitaine d'artillerie... Né à Marmande (Lot-et-Garonne) le 26 mars 1868, rien ne prédisposait Louis à devenir botaniste, si ce n'est que sa famille d'agriculteurs aisés cultivait la vigne. Particulièrement doué pour les mathématiques, il entre à l'Ecole Polytechnique en 1890 et choisit l'artillerie à sa sortie. Il a alors la chance d'être affecté, le 5 juin 1895, au 19^e régiment à Nice et à la 14^e batterie, commandée par le Capitaine SAINT YVES, un remarquable botaniste de terrain. Cette circonstance va orienter la vie de Louis, mais c'est le métier de militaire qui va conforter sa vocation botanique : en juillet 1898, il part en manœuvres alpines, avec SAINT YVES, à Beuil, dans

les Alpes-Maritimes. Là, les deux hommes rencontrent sur le terrain John BRIQUET, futur directeur du Conservatoire botanique de Genève, qui était en train d'herboriser ; une amitié se crée et BRIQUET introduit nos deux militaires auprès de ses amis, qui ont formé, par jeu, un "*syndicat botanique des Alpes-Maritimes*", dont nous reparlerons. Voici donc nos artilleurs, qui avaient des loisirs en ces temps pacifiques, embarqués dans d'innombrables herborisations, au col de Crous, au col du Pal, au Mont Mounier, etc. BRIQUET décerne à VERGUIN le brevet du parfait botaniste herborisant, dont la "*forme-type*" est : "*un botaniste enthousiaste, un herborisant à l'œil alerte, un marcheur infatigable, un montagnard sobre, qui mange bien, boit peu et ne fume jamais, un compagnon dévoué, dont l'inaltérable bonne humeur plane au dessus de tous les incidents de la vie en montagne*". En 1900, une mutation à Bordeaux permet à Louis de se faire de nouvelles relations botaniques, notamment E.-J. NEYRAULT, avec lequel il entreprend l'étude des saxifrages pyrénéens. Mais en 1903 le voici affecté à Toulon, et c'est pendant son séjour varois qu'il va donner toute la mesure de ses connaissances botaniques et qu'il commencera la publication de diverses notes qui le feront entrer au panthéon des botanistes.

Le 24 avril 1904, il prospecte les prairies maritimes de l'extrémité sud de l'isthme de Giens, près d'Hyères, et tombe en arrêt devant un curieux *Serapias*. Il connaît bien les *Serapias* méditerranéens, *S. lingua*, *cordigera*, *longipetala* (*vomeracea*), *occultata* (*parviflora*), *neglecta*, mais celui-ci est différent : il est assez voisin du *S. lingua*, mais sa fleur est pourpre-noirâtre comme celle de *S. cordigera*, on trouve à la base du labelle deux callosités noirâtres, et sa gorge est hérissée de nombreux poils ; enfin certains exemplaires ont une tige maculée. Il pense tout d'abord à un hybride entre *S. lingua* et *S. cordigera*, mais les deux espèces sont totalement absentes de toute la presqu'île et cette nouvelle plante est trop abondante pour que l'on retienne l'idée d'un hybride occasionnel et même d'un hybride fixé ; enfin la plante se distingue de toutes les espèces de *Serapias* par "des caractères spécifiques".

Louis se trouve donc en droit d'élever cette plante au rang d'espèce, mais il ne le fera qu'après l'avoir trouvée à nouveau, notamment au Lavandou, en 1905 et 1906 ; il la décrira au cours de la séance du 22 novembre 1907 de la Société botanique de France, sous le nom de *Serapias olbia* Verguin. Mais sa contribution orchidéenne ne s'arrêtera pas là. Sur les collines des Maures, dominant Cavalière, près de Bormes, sur l'antique voie romaine d'Antonin, "*dans les prairies humides du plateau, dans les clairières marécageuses des bois de pins, au milieu des cistes et des lentisques, croissaient en effet, pêle-mêle, avec toute une série de Serapias, de nombreux Orchis, parmi lesquels les Orchis papilionacea, picta et laxiflora*" ; il découvre alors trois hybrides nouveaux :

X *Orchis. yvesii* = *O. papilionacea* x *O. picta*

X *O. heraclea* = *O. laxiflora* x *O. picta*

X *O. caccabaria* = *O. laxiflora* x *O. papilionacea*

Le premier est dédié au Cdt SAINT YVES, et les deux autres tirent leur nom de l'antique *Heraclea caccabaria*, port romain situé autrefois sur la baie de Cavalaire. Il est remarquable de constater que les descriptions de VERGUIN ont été faites d'après 33 exemplaires pour le premier hybride et 16 pour le second : quelle richesse à l'époque ! Que reste-il aujourd'hui de cette station ?

Par la suite, sa passion pour la botanique et notamment pour les saxifrages et les cistes lui fera découvrir de nouvelles variétés et hybrides. En 1914, la guerre éclate ; chef d'escadron au 6^e d'Artillerie de Verdun, il est blessé le 6 avril 1915 et son magnifique herbier y est détruit au cours d'un bombardement en 1916. Après la guerre, promu général, il continue la description de divers hybrides de cistes et, à l'instigation de son grand ami SAINT YVES, il se met à l'étude des fétuques. En 1930, retiré à Toulon, où il a aménagé une "cistaie" d'hybrides rares, il est terrassé par une congestion, mais pourra poursuivre ses chères études, assombries par la mort de ses amis BRIQUET et SAINT YVES. Il s'éteint le 26 mai 1936, "*otant son chapeau devant l'ancolie des Alpes, saluant de la main les Hieracium, haranguant les renoncules et les anémones...*"

Jean-Baptiste BARLA

C'est à un double titre que nous devons notre reconnaissance à Jean-Baptiste BARLA : parce qu'il nous a légué un magnifique ouvrage, son *"Iconographie des Orchidées"*, ornée de 63 splendides planches en couleur, et parce que son nom a servi à l'appellation d'une des plus belles orchidées de notre pays, la *"Barlie de Robert"* ; certains disent que c'est la plus belle, après le Sabot de Vénus.

Jean-Baptiste BARLA est né à Nice, le 3 mai 1817, sous le règne de VICTOR-EMMANUEL I^{er}, roi de Piémont-Sardaigne ; mais sa famille de commerçants aisés parlait le français, et la fortune familiale considérable permet à Jean-Baptiste de se consacrer, toute sa vie durant, à l'étude des Sciences naturelles, dont il avait acquis le goût à l'âge de 12 ans, en Sardaigne, auprès de son oncle BOGLIONE, qui lui enseigna aussi le latin, dont il disait qu'il *"apprend à contrôler notre instinct et à penser avec plus d'intensité"*. Ses études accomplies dans les bonnes écoles de sa ville natale, Jean-Baptiste prend rapidement part à la vie politique locale : conseiller municipal à 26 ans, il entre dans la garde d'honneur de la famille du roi CHARLES-FÉLIX, qui résidait alors, une grande partie de l'année, sur le littoral de ce qui n'était pas encore la Côte d'Azur. Il accepte ensuite des charges consulaires pour l'Uruguay, l'Équateur et d'autres pays d'Amérique latine. Il se marie en 1853 avec Mlle BONFILS, issue d'une vieille famille niçoise, qui, hélas, meurt l'année suivante, en lui donnant une fille qu'il aura la douleur de perdre à l'âge de 16 ans, ce dont il ne se consolera jamais. Il trouve un oubli momentané à ses peines en poursuivant des études mycologiques et surtout en mettant au point son ouvrage sur *"La Flore illustrée de Nice et des Alpes-Maritimes"*, publiée en 1868, qui ne traite en fait que des Orchidées.

Dès 1853, BARLA, lui-même excellent dessinateur et peintre, s'adjoint les services de Vincent FOSSAT, artiste peintre, né à Nice en 1823, qui fut sa vie durant son illustrateur attitré — il peignit pour BARLA pendant 38 ans, jusqu'à sa mort en 1891—. Les aquarelles de cet artiste, qui vécut pauvre et ignoré dans l'ombre du grand botaniste, sont d'une exactitude méticuleuse et d'un art raffiné : certains comparent ses œuvres à celles du célèbre Pierre-Joseph REDOUTÉ et les préfèrent à celles d'Henri-Gustave REICHENBACH (1824-1889). Parmi les quelque 4400 planches de leur œuvre peinte, BARLA et FOSSAT ont laissé pas moins de 217 splendides planches sur nos protégées, dont les couleurs délicates ont conservé la fraîcheur, la luminosité et l'éclat exquis du premier jour.

Il est juste de dire que BARLA est surtout connu comme mycologue, et, dès 1858, il fait paraître son *"Aperçu mycologique et catalogue des champignons observés dans les environs de Nice"*. Son chef-d'œuvre, dans ce domaine, reste la collection de plus de 7000 moulages au plâtre de champignons, faits d'après nature et coloriés avec le plus grand soin ; c'est l'une des plus belles collections du monde, œuvre du mouleur florentin VITTORIO.

En 1860, Nice est enfin rattachée à la France et BARLA fait cadeau de ses collections au musée niçois d'Histoire naturelle, créé quelques années auparavant par le grand savant naturaliste J.-B. VERANY. A la mort de ce dernier, en 1865, BARLA en devient le directeur et il le restera jusqu'à sa mort. Son *"Iconographie des Orchidées"* est essentiellement basée sur les travaux des botanistes italiens, en particulier de Filippo PARLATORE (1816-1877), docteur en médecine et en philosophie de Florence, auquel il a dédié son ouvrage. Il faut dire que celui-ci avait su honorer son éminent ami, puisqu'en mai 1858, il créait le nouveau genre *"Barlia"*, qui ne comprend qu'une seule espèce, méditerranéenne et parmi les plus précoces, aujourd'hui connu sous le nom de *Barlia robertiana*.

C'est le botaniste sicilien A. BIVONA-BERNARDI qui décrit le premier cette espèce en 1806, sous le nom d'*Orchis ongibracteata*. Parallèlement J.-L. LOISELEUR-DESLONGCHAMPS, décrit, en 1807, dans sa *"Flora Gallica"*, une plante que Gaspard Nicolas ROBERT (1776-1857) vient de découvrir, au printemps de 1805, sur les collines de Toulon. Ce botaniste zélé est pharmacien et il deviendra Directeur du Jardin de la

Marine de sa ville ; il est l'auteur d'une florule des environs de Toulon. LOISELEUR-DESLONGCHAMPS dit "*qu'il a enrichi la France de beaucoup d'espèces découvertes par lui en Provence*" — avis non partagé par BURNAT qui prétend qu'il "*a fort embrouillé la flore du Var par de fausses déterminations et par des semis*". LOISELEUR-DESLONGCHAMPS nomme donc cette plante l'Orchis de ROBERT ou *Orchis Robertiana*. Dans sa description, fort imagée, il rapporte, d'après DIOSCORIDE, que "*les magiciennes de Thessalie faisaient prendre le tubercule nouveau, qui est toujours ferme et arrondi, pour allumer les feux de l'amour, qu'elles prétendaient au contraire éteindre avec celui de l'année précédente, déjà flétri et desséché*" ; il dit encore "*que le tubercule nouveau, mangé par un homme, faisait engendrer des mâles, et l'autre des femelles, si une femme le mangeait*" !

La notoriété de BARLA est grande dès la deuxième moitié du 19^e siècle, et de nombreuses espèces de champignons lui ont été consacrées. Dans le domaine des Orchidées, outre *Barlia*, plusieurs hybrides lui ont été dédiés par CAMUS, notamment :

x *Orchiserapias barlae* = *Orchis papilionacea* x *Serapias lingua*

x *Ophrys fe* = *Ophrys atrata* x *Ophrys bertolonii*

x *Orchis barlae* = *Orchis fragrans* x *Orchis palustris*

CAMUS décrit également la variété *barlae* de *Dactylorhiza majalis*. BARLA a lui-même nommé plusieurs variétés, dont il reste aujourd'hui :

Epipactis palustris var. *ochroleuca* Barla

Ophrys sphegodes var. *viridiflora* Barla

Ophrys scolopax var. *atropos* Barla

Ophrys scolopax var. *cornuta* Barla

Dactylorhiza sambucina var. *sambucino-lingua* Barla.

Enfin la variété *nicaeensis* Barla de l'*Ophrys sphegodes*, qui a été assimilée à l'*Ophrys arachnitiformis* Gren. & Phil., mérite d'être mieux étudiée, dans le contexte actuel.

Jean-Baptiste BARLA, aveugle depuis 1890, meurt le 5 novembre 1896, à l'âge de 79 ans. Il repose au cimetière de Cimiez à Nice, sa ville tant chérie, qu'il n'a presque jamais quittée. Celle-ci, en reconnaissance de ses dons généreux et de son œuvre, a donné son nom à la rue très passante, qui donne accès à la ville, côté est, ainsi qu'au pont jeté sur le Paillon ; c'est la reine VICTORIA d'Angleterre qui inaugura cet ouvrage, le 27 avril 1899. Un buste de BARLA, œuvre du sculpteur florentin STECCHI, accueille les visiteurs du Musée BARLA où sont conservées toutes ses collections, et notamment son herbier de 54 volumes.

John BRIQUET

Il semble osé d'annexer John BRIQUET parmi les botanistes français, car il est authentiquement suisse ! Mais, bien que né à Genève, le 13 mars 1870, il est d'origine et de culture française ; son aïeul était libraire à Chalons-sur-Marne. John fait, tout jeune de longs séjours à l'étranger, Ecosse, Allemagne, de sorte qu'il maîtrise l'anglais et l'allemand, aussi bien que le français et le latin ; mais il se passionne tout enfant pour la "*Sciencia amabilis*" et constitue un herbier de la flore genevoise, en même temps qu'il suit l'enseignement d'Alphonse DE CANDOLLE. Nommé, à 20 ans, sous-conservateur du Conservatoire botanique de la ville de Genève, il est Docteur-ès-Sciences naturelles à 21 ans ; en 1896, le poste de Conservateur lui est attribué et il le gardera jusqu'à sa mort.

Sur recommandation de CANDOLLE, il devient le collaborateur attitré du célèbre botaniste Emile BURNAT (1828-1920), alors âgé de 62 ans, que des circonstances de famille ont engagé à se fixer à Genève, et qui a entrepris de réviser la flore des Alpes-Maritimes.

Voilà donc John parti à la découverte de l'arrière-pays niçois. Il fonde alors le fameux "*Syndicat botanique des Alpes-Maritimes*", constitué des botanistes prospecteurs de la région : outre BURNAT et BRIQUET, on y trouve CAVILLIER, FELHMAN, SAINT YVES, l'abbé COSTE, WILCZECK, VERGUIN, POIRAUT, AUSSEL, ABREZOL, EMERY, et ce sont de

joyeuses expéditions de plusieurs jours, avec une caravane de mulets, portant les tentes et le matériel scientifique ; on imagine sans peine l'ambiance à la fois studieuse et franchement hilarante de ces escapades provençales, au cours desquelles chaque brin d'herbe un peu étrange fait l'objet de discussions philosophiques ! Mais, dès 1900, sous les auspices de BURNAT, John BRIQUET entreprend de mettre à jour la flore de Corse, auparavant abordée par le botaniste hollandais Nicolas Laurent BURMANN (1733-1793) en 1770, et étudiée par le botaniste génois Domenico VIVIANI (1772-1840), dans les années 1824-30 — nous devons à ce dernier botaniste la description de l'*Ophrys funerea* Viv. et de l'*Orchis corsica* Viv., considéré de nos jours comme une variété de l'*Orchis lactea* Poir. BRIQUET fera de nombreux voyages dans l'Ile de Beauté, jusqu'en 1914, en compagnie de BURNAT, CAVILLIER, ABREZOL, SAINT YVES, LASCAUD ou WILCZECK, ce qui ne l'empêchera pas de visiter également l'Italie et les pays de ce que nous nommons la Yougoslavie. En 1928, soucieux de mieux connaître la flore méditerranéenne, il entreprend une expédition en Afrique du Nord, avec WILCZECK, DUTOIT et EMBERGER, mais il fait une mauvaise chute de cheval dans le Massif des Beni-Snassen, au Maroc, et se brise le bassin. De retour à Genève, il reprend ses activités, mais une septicémie l'emporte en quelques jours et il meurt le 26 octobre 1931.

L'œuvre de John BRIQUET est colossale ; dans le cadre de ses fonctions officielles à Genève, il remet en état l'herbier de la ville, l'un des plus grands du monde (près de trois millions de plantes), et crée le Jardin botanique et l'Alpinum, inauguré en 1904, en même temps qu'il démarre la publication d'une revue scientifique de haut niveau qui deviendra *Candollea*, encore éditée de nos jours. Il rédige seul, puis en collaboration avec F.-G. CAVILLIER (1868-1953), les tomes 3 à 7 de la *Flore des Alpes-Maritimes* de BURNAT, qui finira de paraître, hélas incomplète, en 1913.

Cet ouvrage, où BRIQUET décrit bon nombre d'espèces nouvelles, a été précédé de travaux importants, comportant une série de monographies sur plusieurs familles végétales, qui prennent place parmi les quelque 300 publications scientifiques de notre botaniste. Nommé en 1900 rapporteur de la Commission de Nomenclature, au Congrès de Botanique, organisé par G. CAMUS à Paris, il entreprend de réviser le fameux Code candolléen, datant de 1867, "*qui glissait rapidement vers un babélisme effroyable*" ; il lui faudra 30 années, jusqu'au Congrès de Cambridge en 1930, et toute sa diplomatie de Suisse et de polyglotte, pour imposer des règles mondiales, qui ont, de nos jours, gardé toute leur valeur.

Mais l'œuvre maîtresse de BRIQUET reste, bien sûr, le "*Prodrome de la Flore de Corse*", entrepris en 1900 et terminé en 1938 par son ami René VERRIET DE LITARDIERE (1888-1957), professeur de Botanique à Grenoble. Dans ce volume, la partie consacrée aux orchidées est importante : on y trouve tout d'abord la description du *Serapias vomeracea* (Burm.) Briquet, qui est toujours valable à l'heure actuelle. L'auteur a eu ensuite le mérite de faire connaître les travaux d'Alfred CHABERT, qui a découvert, en 1881, la curieuse forme *rubra* de l'*Orchis provincialis* Balbis, que l'on trouve encore au Cap Corse, et qui mérite peut-être mieux que son statut de variété (ainsi d'ailleurs qu'une forme à fleurs roses d'*Orchis pauciflora*). Il décrit également plusieurs variétés, dont les principales sont :

Orchis provincialis var. *typica* Briq.

" " var. *cyrneae* Briq.

" " var. *yvesii* Briq.

Orchis (Dactylorhiza) sesquipedalis var. *corsica* Briq.

" " *maculata* var. *orophila* Briq.

" " " var. *nesogenes* Briq.

et enfin on lui attribue la description de l'hybride suivant :

x *Serapias alfredii* Briq. = *Serapias cordigera* x *S. parviflora*.

John BRIQUET, homme protégé, n'a jamais séparé l'étude de la systématique de celle de la phytogéographie, de la physiologie et de l'histoire du développement des végétaux. A cheval sur le 19^e et le 20^e siècle, il a exercé une autorité morale et scientifique sur toute une école de botanistes de Suisse, où son souvenir est encore vivace.

Gustave et Aimée CAMUS

Aucun botaniste au monde n'a probablement davantage contribué à la connaissance de nos orchidées sauvages que les CAMUS, père et fille ; entre leur première et leur dernière publication sur le sujet, c'est-à-dire en 70 ans (1885-1955), ils ont décrit, à leur nom, une demi-douzaine d'espèces ou sous-espèces, une centaine d'hybrides et quelque 150 variétés d'orchidées ! Et leurs travaux scientifiques s'étendent à bien d'autres familles végétales, par exemple les graminées et les essences forestières. Leur *"Iconographie des Orchidées d'Europe et du Bassin méditerranéen"*, publiée en 1927, continue d'être *"l'opus princeps"*, en dépit des nombreux travaux postérieurs, d'un bon nombre d'orchidologues. Nul plus qu'eux n'a suscité l'admiration pour la qualité de leurs descriptions et de leurs interprétations anatomiques, et il n'est pas douteux que de nombreuses vocations orchidophiles sont nées de la lecture de leur ouvrage et des planches dessinées qui l'accompagnent. Ils ne faisaient pourtant pas partie de la "nomenclatura" des botanistes professionnels, et les éloges post-mortem les qualifient d'«amateurs», certes au sens noble du terme, mais je crois que le titre qui leur convient le mieux est celui, fort galvaudé de nos jours, de "savants", puisqu'ils ont consacré leur vie à la botanique, et plus encore Aimée que Gustave.

Edmond-Gustave CAMUS voit le jour à Paris, le 15 août 1852, dans une famille aisée, qui s'installe peu après à l'Isle-Adam, dans l'Oise ; il fait ses études supérieures à l'Ecole de Pharmacie de Paris, où il suit avec assiduité les cours et les herborisations du botaniste CHATIN (1813-1901). Très jeune, il entreprend des études sur les herbiers du Muséum d'Histoire naturelle. Il se marie et s'établit avec sa jeune famille dans une pharmacie, au 199 rue Lecourbe à Paris. Entre l'exécution de deux ordonnances, il consacre tout son temps libre à des travaux sur herbiers, à des dessins et à des herborisations autour de la capitale. Son premier ouvrage, une flore du Nord de la France, paraît en 1884 et reçoit un prix de l'Académie des Sciences. Grand admirateur de BARLA et de son *"Iconographie des Orchidées de la région de Nice"*, il entreprend, dès 1885, de réaliser un ouvrage similaire sur les orchidées de l'Ile-de-France ; ce sera *"L'Iconographie des Orchidées des environs de Paris"*. Cet ouvrage introuvable, tiré à frais d'auteur, en 12 exemplaires, contient 40 planches ; l'auteur a dessiné à la main toutes les planches de tous les exemplaires ! Gustave se fait déjà remarquer par son intérêt pour les hybrides et les variétés. En 1891, il établit la première *Monographie des Orchidées de France* et commence à collaborer activement à la Flore de France de G. ROUY, dont il écrira plusieurs chapitres. En 1908, il étend son étude à l'ensemble des orchidées d'Europe, d'Afrique du Nord, d'Asie Mineure et de Russie (ouvrage ronéoté, tiré à 175 exemplaires). Partisan d'une botanique de terrain, autant que de l'étude sur échantillons d'herbier, Gustave fait de nombreuses excursions dans la France entière, en compagnie de ses deux filles, Aimée et Blanche, de son fidèle collaborateur **Paul BÉRGON**, (1863-1912), à qui il dédiera de nombreuses espèces, et de botanistes aussi connus que BURNAT, l'abbé COSTE, JEANPERT, l'abbé CHEVALLIER, SAINT-YVES, RUIZ, MAGNIN, LURET, GILLOT, etc.

Vice-président de la Société botanique de France, il participe activement à l'organisation du très important Congrès international de Botanique de Paris, en 1900, qui consacre la nomination de John BRIQUET comme rapporteur de la Commission des règles de Nomenclature, qui seront définies au Congrès de Vienne en 1905. En 1908, Gustave abandonne sa pharmacie — il a alors 56 ans — et décide de se consacrer entièrement à la botanique. Depuis le début du siècle, sa fille Aimée collabore activement avec lui pour la partie anatomique de ses descriptions et pour l'agencement général de ses ouvrages. Il fait

paraître l'importante *Monographie des Saules d'Europe*, et entreprend la rédaction des chapitres sur les Cypéracées et les Graminées de la *Flore d'Indochine* d'Henri LECOMTE. En 1913, paraît sa Monographie, illustrée de nombreuses planches, sur les Bambusées. Mais, très affecté par les affreuses tueries de la Grande Guerre, une brève maladie l'emporte, le 22 août 1915 ; il venait d'avoir 63 ans.

Aimée Antoinette CAMUS vient au monde à Paris, le 1^{er} mai 1879, dans l'immeuble paternel du 48 rue de l'Abbé Groult, mitoyen à la pharmacie de son père, où elle passera toute sa vie et, dès son plus jeune âge, se passionne pour les travaux de son père ; elle fait ses études secondaires au cours dirigé par l'épouse de MOROT, Directeur du Journal de Botanique, et suit ensuite les conférences de Gaston BONNIER (1853-1922) et de Philippe VAN TIEGHEM (1839-1914) ; c'est ce dernier qui l'initiera à l'anatomie systématique, où elle va véritablement exceller. Elle accomplit alors de nombreux travaux de laboratoire et, à l'âge de 25 ans, publie avec son père leur célèbre classification des saules de France, louée par le grand Charles FLAHAUT (1852-1935). Ce sera la première d'une série de quelque 400 publications, jusqu'en 1961 ! Grande marcheuse, elle adore les herborisations, où elle entraîne son père, sa sœur Blanche, artiste peintre, et le fidèle BERGON ; elle fréquente assidûment la côte méditerranéenne et publie, en 1912, une *Florule de Saint Tropez* ! En 1913, elle fait paraître leur première monographie sur les Bambusées et, en 1914, celle sur les cyprès, ouvrage de 100 pages, avec 400 figures. Déjà elle tire abondamment parti de ses études anatomiques, qu'elle introduit dans les clés de détermination. La mort de son père l'affecte profondément et il faudra toute l'affection de sa sœur pour qu'elle reparte avec elle sur le terrain, dès l'année suivante, parcourant sans relâche la Côte d'Azur et les sommets pyrénéens, d'une mer à l'autre, à la recherche des hybrides d'orchidées ; plus tard, ce sera le Moyen-Orient, et notamment la Turquie, où elle fera des récoltes nouvelles, en particulier sur les Graminées, dont elle a entrepris la révision systématique dès 1912.

A partir de 1921, elle collabore activement avec le Muséum d'Histoire naturelle, tout en publiant de nombreux ouvrages, dont la valeur scientifique est sans faille : volumes de l'Encyclopédie pratique du Naturaliste, monographies sur les hêtres, les châtaigniers, les chênes, divers ouvrages de vulgarisation. Mais, sans oublier les orchidées, dont elle poursuivra l'étude jusqu'en 1955, la grande affaire de sa vie devient l'étude des Graminées, non seulement de France et d'Europe, mais d'Indochine, de Madagascar et, progressivement du monde entier. Peut-être le 21^e siècle retiendra-t-il comme son œuvre capitale ses recherches sur les graminées, plus que sur les orchidées.

Plusieurs fois lauréate de l'Institut et de la Société botanique de France, elle devient correspondante du Muséum dès 1921 et reçoit, en 1958, le titre, rarement décerné, d'Associé au Muséum. En 1936, elle est faite chevalier de la Légion d'Honneur et elle enrichit l'herbier du Muséum de quelque 50 000 spécimens ! Elle publiera ses études scientifiques jusqu'en 1961, mais, marchant difficilement, elle doit cesser, en 1963, de se rendre à son cher Muséum et s'éteint le 17 avril 1965, à l'âge de 86 ans.

C'est "*l'Iconographie des Orchidées...*", qui reste l'œuvre maîtresse du tandem des CAMUS. Cet ouvrage grand format, de 561 pages, accompagné de 237 figures et de 133 planches en noir et en couleur, publié par Paul Lechevalier en 1921 et 1927, reste "*la Bible de l'Orchidophile amateur*". Il se distingue des flores habituelles par la grande part donnée à la morphologie interne et externe, et il fait le point, pour l'époque, des travaux sur la symbiose et les mycorhizes ; il étudie, avec un luxe de détail, toutes les parties anatomiques de chaque genre et de chaque espèce, ainsi que leurs anomalies ; il introduit une classification originale et donne une clé dichotomique des espèces ; mais sa grande originalité, outre la bibliographie extrêmement précise et exhaustive, est constituée par le répertoire détaillé et commenté des variétés et des hybrides ; ces derniers sont nommés selon les principes de MASTERS et ROLFE, c'est-à-dire que le nom de l'hybride est toujours accompagné de celui de ses parents et que les hybrides intergénériques sont classés selon une terminologie particulière, rappelant les genres parentaux : *Orchiaceras*,

Orchiserapias, *Anacamptorchis*, *Gymnigritella*, etc. Ce système est toujours en vigueur de nos jours et il a en quelque sorte "fleuri" avec les hybrides des orchidées exotiques ou créées artificiellement.

On est souvent perplexe devant la pléthore des variétés décrites par nos deux savants : ainsi l'*Orchis purpurea* Huds. ne compte pas moins de 29 formes ou variétés, et on en énumère 33 pour l'*Orchis militaris* L. ! On a aussi parfois du mal à différencier les noms des hybrides selon qu'ils se rapprochent plus de l'un ou l'autre parent. A l'époque du triomphe du "fractionnalisme", les CAMUS font, plus que jamais, figure de géniaux précurseurs.

C'est en 1896 que Gustave CAMUS décrit un petit *Ophrys*, grêle et mystérieusement polymorphe, qu'il a trouvé, dès 1884, plusieurs fois, aux environs de Paris : bois de Tremblay, Lardy-Bouray, etc. Il fleurit nettement plus tôt en saison que son proche parent, l'*Ophrys aranifera* (*O. sphegodes*), son fleuron est nettement plus petit, ses divisions extérieures sont jaunes à légèrement verdâtres, et son labelle est plus ou moins plat, à bord jaune, et le plus souvent dénué de gibbosité latérale. Il rapproche ce taxon de l'*Ophrys pseudo-speculum*, que Jacques HOLLANDRE (1778-1857), Directeur du Musée d'Histoire naturelle de Metz, a trouvé en Moselle dès 1829, et le décrit sous le nom d'*Ophrys litigiosa* G. Camus. Il indiquera également trois variétés : *virescens* G. Camus, *araneola* Mutel et *lobata* A. Camus. Ce nom d'espèce est resté en vigueur jusqu'à nos jours, bien que des recherches d'antériorité fassent aujourd'hui préférer à certains le nom d'*Ophrys araneola* Reich.

Il ne peut être question de répertorier la centaine d'hybrides nommés par les CAMUS : contentons-nous d'indiquer, avec leur nomenclature actuelle, les plus connues, parmi celles de ces "productions adultérines", qu'ils ont découvertes personnellement sur le terrain :

- x *Anacamptorchis fallax* G. Camus = *Anacamptis pyramidalis* x *Orchis ustulata* (1891)
- x *Ophrys bergonii* A. Camus = *Ophrys bertolonii* x *O. scolopax* (1927)
- x " *bræckli* A. Camus = *O. arachnitiformis* x *O. litigiosa* (1924)
- x " *cortesi* A. Camus = *O. atrata* x *O. litigiosa* (1916)
- x " *godferyana* A. Camus = *O. arachnitiformis* x *O. sphegodes* (1927)
- x " *jeanperti* G. Camus = *O. sphegodes* x *O. litigiosa* (1927)
- x " *neowalteri* A. Camus = *O. bertolonii* x *O. litigiosa* (1927)
- x *Orchis albertii* A. Camus = *Orchis champagneuxii* x *O. picta* (1926)
- x " *bonnieriana* G. Camus = *O. militaris* x *O. palustris* (1890)
- x *Orchiserapias ligustica* G. Camus = *O. papilionacea* x *S. vomeracea* (1908)

Des botanistes ont voulu honorer les CAMUS, en leur dédiant des noms de genres ou d'espèces ; c'est ainsi qu'en l'honneur d'Aimée et de ses travaux sur les Graminées, LORCH a créé, en 1961, le genre *Camusia*, et BOSSER, son collègue du Muséum, lui a dédié, en 1966, *Camussiella*. Dans notre domaine des orchidées, c'est DUFFORT qui, dès 1896, dédie à Gustave : x *Orchis camusii* = *Orchis martrinii* x *orchis morio* ; son confrère italien CORTESI, en 1907, crée pour lui x *Ophrys camusii* = *Ophrys sphegodes* x *O. exaltata* (*O. crabonifera*) ; son ami anglais GODFERY crée, en 1922, pour Aimée : x *Ophrys neocamusii* = *Ophrys arachnitiformis* x *Ophrys bertolonii*.

Gustave et Aimée CAMUS se présentent bien comme les prototypes d'une espèce, hélas elle aussi en voie de disparition, celle du savant modeste, désintéressé, sacrifiant tout à son œuvre, à la fois infatigable homme de terrain, épistolier prolixe et chaleureux, homme de laboratoire maîtrisant le microscope, homme de bureau, aiguisant sa réflexion sur des hypothèses et des théories susceptibles de faire avancer la Science dans son domaine bien délimité. Inclignons-nous bien bas devant leur œuvre colossale et n'oublions jamais de saluer leur mémoire.

NOS CONTEMPORAINS

Après le règne incontestable des CAMUS, il est devenu bien difficile de faire des découvertes fondamentales en orchidologie, dans notre deuxième moitié du 20^e siècle. Nous nous contenterons d'évoquer quelques figures récentes, qui ont marqué notre mémoire collective.

Jean-Henri DELAMAIN est né le 19 décembre 1901 à Barbezieux, en Charente ; son père, Jacques DELAMAIN (1874-1953), ornithologue réputé des années 1930 et éditeur parisien de "*Livres de nature*", s'honore notamment d'avoir publié les premiers livres du célèbre biologiste Jean ROSTAND. Son fils Jean s'intéresse très tôt à la botanique et c'est en mai 1923 qu'il fait, près de chez lui, à Gensac-la Pallue, la découverte qui lui vaut la renommée et que son père a joliment racontée dans le livre délicieux du Dr Joseph POUCEL (1878-1971), "*A la découverte des Orchidées de France*", publié chez Stock en 1942. Il s'agit de ce que T. STEPHENSON identifiera en 1924 à l'*Orchis sesquipedalis* WILLDENOW et qui est devenu *Dactylorhiza elata* ssp. *sesquipedalis* (Willd.) Sod. Ce taxon, connu en Afrique du Nord, avait toutefois été repéré dans le Tarn par le Comte Victor DE MARTRIN-DONOS en 1864, qui le décrivait comme *Orchis ambigua*, et John BRIQUET avait décrit un taxon très voisin en Corse en 1910, sous le nom d'*Orchis sesquipedalis* var. *corsica*. Jean DELAMAIN découvre en 1928 les hybrides avec *Orchis* (*Dactylorhiza*) *maculata*, que G. KELLER va nommer x *Orchis* (*Dactylorhiza*) *delamainii*, et avec *Orchis* (*Dactylorhiza*) *incarnata*, qui deviendra x *Orchis* (*Dactylorhiza*) *dubreuilhi* G. Keller & Jeanjean.

Le 8 mai 1959, E. CONTRÉ repère, à Belleville, dans les Deux-Sèvres, un hybride bizarre qu'il hésite à nommer. **Emile CONTRÉ** est né le 4 mars 1916 à Paizay-le-Tort (Deux-Sèvres) ; cet instituteur, passionné de botanique exerce toute sa vie dans son département, puis se retire, en 1968, dans son village natal où il meurt le 18 novembre 1981 ; il fut vice-président de la Société botanique du Centre-Ouest. Cet hybride est revu peu après en plusieurs exemplaires par Jean DELAMAIN en Charente, est identifié à *Ophrys insectifera* x *Ophrys scolopax* et décrit en 1964 sous le nom d'x *Ophrys nelsonii* Contré & Delamain, en honneur au célèbre professeur germano-suisse Erich NELSON (1897-1980), qui avait vu cette plante sans la décrire, en 1937, à Masseube (Gers).

En avril 1962, Jean DELAMAIN découvre en Charente l'hybride *Ophrys fusca* x *Ophrys lutea* = x *Ophrys gauthieri*, décrit par Mlle L. LIEVRE en Algérie (1922) ; cette découverte sera publiée par D'ALLEIZETTE et DELAMAIN.

Charles Aymar D'ALLEIZETTE est né à Paris, le 23 janvier 1884 ; il s'engage dans l'armée en 1904, mais, passionné de botanique, il est bientôt détaché à la Direction de l'Agriculture de Tananarive ; sorti sous-lieutenant de l'Ecole d'Administration en 1910, il part pour l'Algérie, où il séjourne jusqu'en 1922, avec un intermède sur le front, où il contracte une infirmité ; en 1930, il est nommé à Clermont-Ferrand et il quitte l'armée en 1941 avec le grade de Commandant ; il se consacre alors entièrement à la botanique, tout d'abord au Muséum d'Histoire naturelle de Paris, puis, à partir de 1950, à Clermont-Ferrand ; il publie une "*Flore analytique d'Auvergne*", et y décrit notamment pour la première fois la présence de *Dactylorhiza traunsteinerii* et de nombreux hybrides ; c'est en 1960 que débute sa profonde amitié avec Jean DELAMAIN, qui durera jusqu'à sa mort ; il meurt à Clermont-Ferrand, le 4 juillet 1967, à l'âge de 83 ans.

En avril 1964, Jean DELAMAIN, qui a fait sa carrière professionnelle dans le négoce du cognac et qui va se retirer, en 1967, près de Montmoreau, découvre, tout près de chez lui, un nouvel hybride : *Ophrys insectifera* x *Ophrys litigiosa*, que Ch. D'ALLEIZETTE décrit sous le nom d'x *Ophrys delamainii* D'Allz. Il décrit également sous le nom d' x *Orchiaceras delamainii* D'Allz., un hybride d'*Aceras anthropophorum* et d'*Orchis purpurea*.

Le 24 avril 1974, en préparant la visite d'un petit groupe d'orchidophiles que je menais, Jean DELAMAIN fait à nouveau une trouvaille exceptionnelle : celle d'*Ophrys speculum* Link. dans une pelouse près de Chatignac (Charente) ; la découverte sera publiée par CONTRÉ et DELAMAIN ; cette espèce méditerranéenne se maintiendra jusque vers 1980, puis disparaîtra, mais sera revue en Charente, en 1988, dans une autre station, décrite par André TERRISSE. Jean DELAMAIN est mort à Saint-Amand de Montmoreau, le 4 avril 1989.

Maurice BREISTROFFER voit le jour à Paris, le 15 juillet 1910, d'une famille alsacienne, réfugiée après la guerre de 1870. Son père, professeur, est nommé à Grenoble, où Maurice fait ses études secondaires et supérieures et où il se fixe pour le restant de sa vie. En 1942, il est nommé conservateur du Muséum d'Histoire naturelle de sa ville et tiendra ce poste jusqu'à sa retraite en 1978. Maurice commence par devenir un excellent botaniste et son premier mémoire de 1931 concerne la "*Géographie botanique des environs de Noyarey*" ; en zoologie, il a étudié les coléoptères de la Drôme, mais c'est surtout comme géologue et paléontologue qu'il a acquis une réputation internationale, avec notamment ses études sur les ammonites. Travailleur acharné et méticuleux, il se passionne pour la nomenclature botanique et participera notamment à la mise au point nomenclaturale du chapitre Orchidées de la *Flora Europea* ; il était très fier de la distinction que la Société botanique de France lui avait décernée dans ce domaine ; dans sa correspondance, toujours abondamment documentée, il pestait volontiers contre les appropriations erronées d'espèces ou de sous-espèces et contre "*les centuriateurs orchidophages*" ! Maurice BREISTROFFER est mort à Grenoble, le 17 février 1985, à l'âge de 76 ans.

Il entre dans notre sanctuaire orchidéen par sa description de *Ophrys insectifera* ssp. *aymoninii* Breistr., qui a une curieuse histoire : c'est le 31 mai 1959 que Gérard AYMONTIN (présentement sous-directeur au Muséum d'Histoire naturelle de Paris) et Robert VIROT (ancien chargé de recherches au C.N.R.S.) découvrent, en Aveyron, à Saint-Jean de Balmes, à la limite nord du Causse Noir, une petite station d'un *Ophrys* atypique, qu'avec quelques hésitations ils identifient à la variété *bombifera* d'*Ophrys insectifera*, décrite par BREISSON en 1879 dans sa Flore de Normandie ; cette plante évoque un peu l'*Ophrys lutea* (Gouan) Cav., mais il ne peut s'agir de l'hybride, car ce parent est inconnu dans un large alentour. En 1974 et les années suivantes, Christian BERNARD découvre d'autres stations, ainsi qu'en 1981 l'hybride avec *Ophrys litigiosa* (= x *Ophrys fabrei*). En 1981, Maurice BREISTROFFER met un point final au doute, en publiant la diagnose de cette nouvelle espèce, sous son nom actuel. Pour la petite histoire, notons que, ce même 31 mai 1959, AYMONTIN et VIROT rencontrent un autre *Ophrys* nouveau qu'ils identifient, faute de mieux, à *Ophrys arachnitiformis* Grenier & Philippe, mais qui va correspondre à *Ophrys sphegodes* ssp. *aveyronensis*, que l'anglais Jeffrey J. WOOD introduira en 1983 (traduction française dans *l'Orchidophile*, en décembre 1983), devenu *Ophrys aveyronensis* (Wood) Delforge.

De nombreux autres orchidologues francophones de grande valeur méritent, bien sûr, notre reconnaissance, et nous ne pouvons éviter de mentionner Emile WALTER, le créateur du Jardin botanique de Saverne, (1873-1953), et son ami le pharmacien allemand Joseph RUPPERT (1864-1935), qui ont dénommé un grand nombre de variétés d'orchidées, et qui se sont notamment intéressés à celles d'*Ophrys apifera* et d'*Ophrys fuciflora*. Il aurait été également injuste de ne pas mentionner le nom de Noël BERNARD (1874-1911), à jamais lié au *Neottia nidus avis* (L.) Rich., bien que son histoire n'entre pas dans notre objectif. Nous aurions pu aussi nous pencher sur les destins de Suisses, comme Robert-Hippolyte CHODAT (1865-1934), pour *Ophrys botteroni* et Paul CHENEVARD (1839-1919), pour *Anacamptis tanayensis*, et beaucoup d'autres encore, sans compter, bien entendu, tous les excellents botanistes bien vivants. Nous devons rappeler, à ce propos, que de nombreux orchidologues étrangers ont laissé une trace inaltérable

dans la découverte des orchidées sauvages, présentes sur notre territoire, mais nous ne pouvions pas les étudier dans le cadre étroit de cette petite étude sur l'histoire de l'orchidologie française.

PRINCIPALES RÉFÉRENCES BIOGRAPHIQUES

- AMOREUX M., 1822. — Notice historique sur Antoine Gouan, *Mém. Soc. Linn. Paris*, 1 : 656-682.
- ANONYME, 1811-1828. — *Biographie Universelle*, Michaud, Paris, 52 vol.
- ANONYME, 1982. — Emile Contré, *Bull. Soc. Bot. C.-O.*, n.s. 13 : 3.
- ANONYME, 1953. — Emile Walter (1873-1953), *Bull. Ass. Phil. Als. Lor.*, 9 : 113-116.
- ANONYME, 1975-1989. — *Hommes et Destins*, Ac. Sc. Outr., Paris, 9 vol.
- ANONYME, 1982. — Les Botanistes à Marseille et en Provence du 16^e au 19^e siècle, Marseille, 62-65.
- ANONYME, 1879. — Obituary Notices, *Trans. Bot. Soc. Edinb.*, 13 : 12-14.
- BREGHOT DE LUT C., 1839. — *Catalogue des Lyonnais dignes de mémoire*, M.G.D., Paris, 336 pp.
- BRIQUET J., 1910-1938. — *Prodrome de la Flore de Corse*, Georg, Genève, 3 vol.
- BRIQUET J., 1905. — *Ann. Cons. Jard. Bot. Gen.*, 9 : 309-211.
- BRIQUET J., 1940. — *Bull. Soc. Bot. Suis.*, 50 a : 398-405.
- BULL. SOC. BOT. FRANCE, 1853-1990. — Paris. 139 vol.
- BURNAT E., 1941. — *Botanistes qui ont contribué à faire connaître la flore des Alpes-Maritimes*, Nice, Ass. Typo., 89 pp.
- CAVILLIER F., 1932. — John Briquet (1870-1931), *Bull. Soc. Mur. Valais*, 46 : 117-125.
- CAZIOT Cdt., 1918. — Notes biographiques sur J.-B. Barla, *Bull. Ass. Nat. Nice*, 4 : 113-125.
- CHAMPAGNE P., 1989. — Jean Delamain 1902-1989, *L'Orchidophile*, 87 : 140.
- CHRIST H., 1917. — *Bull. Soc. Bot. Genève*, 28 a : 133-135.
- CUVIER G., 1845. — Eloge historique de C.-L. Richard, *Dict. Sc. nat. portraits*, 231-257.
- DAVY DE VIRVILLE A., 1954. — *Histoire de la botanique en France*, Sedes, Paris, 397 pp.
- FONTENELLE B., 1708. — *Hist. Ac. Roy. Sc. Paris*, 143-154.
- GAGNEPAIN F., 1944. — *Flore d'Indochine*, Paris, t. 1 : 36-37.
- GERARD M., 1896. — *La botanique à Lyon avant la Révolution*, Masson, Paris, 123 pp.
- GILLESPIE C. J., 1970-1975. — *Dict. Sc. Biogr.*, Scriber's, New York, 15 vol.
- GRENIER M., 1831. — Notice sur J.-B. Balbis, *Mem. Ac. Sc. Bell. Let. Arts Lyon*, 14 : 129-139.
- JACOB C., 1949. — Dr. René Maire (1878-1949), *Rev. Int. Bot. Apl. Agr. Trop.*, 329-330 : 119-120.
- HOEFER F., 1852-1856. — *Nouvelle Biographie Universelle*, Didot, Paris, 46 vol.
- LACROIX A., 1938. — Figures de Savants, 4 : 61-65, 255.
- LEANDRI J., 1965. — Aimée Camus, *Adansonia*, s. 2, 6 : 1-21.
- LECOMTE H., 1928. — in CAMUS : *Icon. Orc. Eur.*, 1 : 5-13.
- LEFÉBURE M., 1821. — Eloge de Tournefort, *Mem. Soc. Linn. Paris*, 1 : 639-648.
- LE MEME Dr., 1936. — Le Général Louis Verguin (1868-1936), *Ann. Soc. Hist. nat. Toulon*, 46-50.
- LOISEAU J.-E., 1967. — Ch. d'Alleizette (1884-1967), *Rev. Sc. Nat. Auvergne*, 33 : 3-9.
- MAGNIN A., 1906. — *Prod. Hist. Bot. Lyonn.*, Ass. Typo., Lyon, 141 pp.
- MAIRE R., 1929. — Louis Trabut, *Rev. Bot. Appl. Ag. Trop.*, 98 : 613-620.
- PRITZEL G. A., 1872. — *Thesaurus Lit. Bot.*, Brockhaus, 403 pp.
- REICHENBACH J. L., 1872. — Guillaume Reuter, *Bot. Zeit.*, 30 : 590-594.
- REYNIER A., 1896. — *Rev. Hort. B. du R.*, 12 : 204.
- ROFFAVIER G., 1845. — Notice sur M. Champagneux, *Bull. Soc. Linn. Lyon*, 15 : 1-7.
- STAFLEU F. A. et COWAN R. S., 1983. — *Taxonomic literature*, Bohn, Utrecht, ed. 2, 8 v.
- TROCHAIN J. L., 1966. — Botanistes du pays toulousain, *Soc. Hist. Nat. Toulouse*, 102 : 388-389.
- VAISSIÈRE H., 1985. — Hommage à M. M. Breistroffer, *Bull. Soc. Dauph. Et. Bio.*, n.s. : 3-4.

N.B. — Les principaux travaux scientifiques sont cités dans le texte.

INDEX DES BOTANISTES CITES

- | | | | |
|---|-------------------------------|---|----------------------------------|
| Abrezol E. | 27 | Desvaux A. N. | 17 |
| Alleizette C.A. d' | 22, 31 | Dodoens R. | 3, 7 |
| Allioni C. | 16 | Drake F. | 3 |
| Ardoino H. | 21 | Duchartre P. | 22 |
| Aubert du Petit-Thouars A. | 12 | Duffort M. | 30 |
| Aubriet C. | 6, 7 | Dumont d'Urville J. | 15 |
| Aunier N. A. | 17 | Durieu de Maisonneuve G. | 21 |
| Aussel C. | 26 | Dutoit D. | 27 |
| Aymonin G. | 32 | Emberger L. | 27 |
| Balbis J.-B. | 16, 17, 19 | Emcry C. | 26 |
| Barbay W. | 20 | Faure A. | 22 |
| Barla J.-B. | 20, 21, 25, 26, 28 | Felhman M. | 26 |
| Barnéoud M. F. | 19, 21 | Feuillet L. | 5 |
| Battandier A. | 21, 22, 23 | Flahaut C. | 29 |
| Bauhin G. | 4, 6, 7, 9 | Fourcroy N. | 19 |
| Bauhin J. | 2, 7 | Fuchs L. | 3 |
| Bergon P. | 28, 29 | Gautier G. | 18 |
| Bernard C. | 32 | Gessner C. | 3 |
| Bernard N. | 32 | Gilibert J. E. | 9, 16 |
| Bivona-Bernardi A. | 25 | Gillot F. X. | 28 |
| Boerhaave H. | 7 | Godfery M. J. | 30 |
| Boissier de Sauvages F. | 9 | Godron A. | 20 |
| Boissier E. P. | 20, 22 | Gouan A. | 9 |
| Bonnier G. | 29 | Grenier C. | 19, 20, 21 |
| Bory de Saint-Vincent J.-B. | 15, 16 | Haller V. A. von | 9, 11 |
| Bosser J. | 30 | Hollandre J. | 30 |
| Bredin M. | 17, 19 | Huet M. | 21 |
| Breistroffer M. | 32 | Humboldt W. von | 12 |
| Briquet J. | 16, 23, 24, 26, 27, 28 | Jacquin M. | 21 |
| Brongniard A. | 15, 16 | Jacquin N. J. von | 9, 11, 12 |
| Brown R. | 12 | Jahandiez E. | 22 |
| Buffon G. | 12, 14 | Jeanbernat E. | 18 |
| Burmman N. L. | 27 | Jeanpert H. E. | 28 |
| Burnat E. | 25, 26, 27, 28 | Joly J. | 22 |
| Camus A. | 28, 29, 30, 31 | Jolyclerc N. | 6 |
| Camus G. | 21, 26, 27, 28, 29, 30, 31 | Jordan A. | 20, 22 |
| Candolle A. P. de | 13, 20, 26 | Jussieu Ad. de | 7, 21 |
| Cavallier F. | 21 | Jussieu An. de | 6, 7, 9 |
| Cavanilles Palop J. A. | 9, 10 | Jussieu A. L. de | 7 |
| Cavillier F. | 26, 27 | Jussieu B. de | 7, 8, 11 |
| Chabert A. | 27 | Jussieu J. de | 7 |
| Chabrée D. | 4 | Keller G. | 30 |
| Champagneux A. B. | 16, 17, 18, 19 | Lamarck J.-B. de | 9, 12, 13, 14 |
| Chatelain J. J. | 10 | Larambergue J.-H. de | 18 |
| Chatin A. | 22, 28 | Lascaud M. | 27 |
| Chenevard P. | 32 | Lécluse C. de (Clusius) | 2, 3 |
| Cherlier J. H. | 4 | Lecomte H. | 29 |
| Chevallier Abbé | 28 | Léveillé J. H. | 21 |
| Chevallier F. | 12 | Lièvre L. | 31 |
| Chodat R. H. | 32 | Linné C. .. | 2, 3, 4, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13 |
| Conrad M. | 13 | Lisa M. | 20 |
| Contré E. | 23, 31, 32 | Litardière R. Verriet de | 27 |
| Cortesi M. | 30 | Lobel M. de | 2, 3 |
| Cosson E. | 20, 21 | Loiseleur-Deslongchamps J.-L. | 17, 25, 26 |
| Coste Abbé H. | 26, 28 | Lortet C. | 17, 19 |
| Dalechamp J. | 2, 4 | Luret M. | 28 |
| Davy de Virville A. | 1 | L'Héritier C. | 14 |
| Dejean G. | 16 | Magnin A. | 28 |
| Delamain J. | 23, 31, 32 | Magnol P. | 5, 6, 8, 9 |
| Desfontaines R. L. | 7, 12, 13, 14, 15, 16, 19, 22 | Maire R. | 21, 22, 23 |
| Desmoulins J. | 2 | Marcais Abbé | 18 |

Martrin-Donos V. de	18	Roland de la Platière J.-M.	18
Matthioli P. A.	3	Rondelet G.	2, 3, 4
Montagne E.	21	Rouillé G.	2
Moris G. G.	20	Rousseau J. J.	9, 12
Munby G.	21, 22, 23	Rouy G.	28
Mutel A.	17	Ruiz H.	12, 1
Neyrault E. J.	24	Ruppert J.	32
Nivelle M.	22	Saint Yves A.	23, 24, 26, 27, 28
Nocca D.	16	Salisbury M.	12
Noulet J.-B.	18, 21	Seringe N. C.	19
Parlatore F.	25	Sherard J.	3
Pavon J. A.	14, 20	Stephenson T.	31
Philippe M.	19, 20, 21	Swartz O. P.	12
Pline l'Ancien	2	Tenore M.	19
Plumier C.	3, 5, 6	Theophraste	2
Poirault G.	26	Timbal-Lagrange E.	18
Poiret J.	12, 13, 14, 15	Tournefort J.	2, 5, 6, 7, 8, 9, 12, 13
Pomel N.	22	Trabut L.	21, 22, 23
Puvis C.	17, 19	Tulasne L. R.	21
Ray J.	6	Vaillant S.	5, 7, 8, 9, 13
Raynaud C.	22	Van Tieghem P.	29
Reichard J. J.	9	Verguin L.	23, 24, 26
Reichenbach H. G.	20, 25	Virost R.	32
Renault F.	18	Viviani D.	27
Reuter G.	19, 20, 21, 22	Walter E.	32
Richard C. L. M.	11, 12, 14	Wilczek E.	26, 27
Robert G. N.	21, 26	Wildenow K. L. von	9, 12, 17
Roffavier G.	17, 19	Wood J. J.	32